

CAHIERS 101
METANOIA

101

revue
trimestrielle

CAHIERS
METANOÏA

Rédaction
Administration
26740 MARSANNE
tél : (33) 04 75 90 30 44
fax : (33) 04 75 90 31 48
CCP Ass. Métanoïa
LYON 6564-15 T

Association Métanoïa
Loi de 1901
Tirage : 03.2000
Impr du Crestois
26400 Crest

CAHIERS METANOÏA

SOMMAIRE

EDITORIAL

LA FEMME DANS L'EVANGILE SELON THOMAS 3

COMMENTAIRES DE L'EVANGILE SELON THOMAS

LOGION 114 6

RECHERCHES

H.W.L POONJA 13

FEMININ - MASCULIN 20

L'EVEILLE DE SOLYME OU L'EVANGILE SELON JUDAS 27

LE MIRAJ DE ABU YAZID BASTAMI 39

LA GNOSE AU QUOTIDIEN

ET LA FETE CONTINUE 43

RIEN A INVENTER 46

POESIES

47

Comment se procurer les Cahiers Métanoïa ?

Les Cahiers sont servis d'office aux membres de l'Association Métanoïa ; ils ne sont pas vendus au numéro.

Le contenu même des Cahiers ne peut en faire une revue d'étalage. Pour recevoir régulièrement la revue, prière de remplir le bulletin d'adhésion à l'Association et de le retourner accompagné du montant de la cotisation à :

Association METANOIA - 26740 MARSANNE

La contribution demandée aux membres peut paraître élevée. Mais la nature même de notre recherche n'intéresse qu'un petit nombre ; en effet, combien sont autour de nous ceux que préoccupe réellement le *trésor qui ne périt pas ?* (log 76)

Quelle que soit la date de votre adhésion, vous recevrez les 4 Cahiers de l'année en cours. Si vous désirez acquérir les Cahiers déjà parus, veuillez ajouter au règlement de votre cotisation la somme de 200 Frs par année commandée.

Les Cahiers des années de 1975 à 1999 sont disponibles, par année (4 cahiers) : 200 Frs

Les frais de port seront indiqués ultérieurement en fonction du nombre de Cahiers et du lieu où expédier.

Comment faire connaître les Cahiers ?

Il dépend de chacun de nous que les Cahiers aillent à ceux qui peut-être sans le savoir les attendent dans la solitude. Sur demande émanant d'un membre de l'Association, nous adressons, contre 50 F. en timbres, un exemplaire de la revue à toute personne qu'il nous indiquera susceptible d'accueillir notre démarche comme il l'a lui-même accueillie.

D'avance merci !

EDITORIAL

LA FEMME DANS L'EVANGILE SELON THOMAS

Simon Pierre et les disciples méconnaissent grossièrement les possibilités de réalisation que possèdent les femmes. Ils ne consentent à voir que la passivité de leurs entrailles privées du dynamisme créateur du mâle. Lorsqu'elles sont animées par l'Esprit qui est androgyne, les femmes reçoivent la vie dans sa plénitude, qui englobe à la fois la force et la grâce, le mouvement et le repos, la virilité et la féminité.

Dans une autre circonstance, les disciples déroutés par les paroles de Jésus, demandent comment ils peuvent entrer dans le Royaume. Jésus leur dit : *Lorsque vous faites le deux Un, ... afin de faire le mâle et le féminin en un seul pour que le mâle ne devienne mâle et le féminin ne devienne féminin...* (log. 22). Le mâle qui devient mâle par une affirmation intempestive de l'ego est voué à la stérilité, le féminin qui devient féminin par démission est voué aussi à la stérilité : l'un et l'autre, au lieu de se greffer sur l'Esprit vivant, cultivent un personnage qui est mort.

La voix de Jésus ayant été étouffée dès le commencement, le mâle a continué son affirmation paranoïaque ; il s'est lancé sans retenue à la conquête de la terre, lui infligeant des blessures de plus en plus profondes, pompant sans retenue ses sources d'énergie, dressant vers le ciel les immeubles de ses grouillantes cités polluées. Oui, on peut dire que le masculin, pour avoir sous-estimé le féminin, s'est lancé à corps perdu dans l'aventure mégalomane ; seulement voilà, le béton se fissure, la croissance incontrôlée est devenue inflation galopante. Sans une radicale remise en question de notre comportement *viril*, sans une autocritique sans pitié et sans faiblesse, nous allons vers l'éclatement et la déflagration.

Le message de Jésus dans son authenticité originelle portait l'espoir de la femme. Au règne quantitatif de la Genèse qui mène à une croissance démographique débridée (*Soyez féconds, multipliez, emplissez la terre et soumettez-la*), Jésus répond en instaurant le règne de la qualité :

*Une femme dans la foule lui dit :
bienheureux le ventre qui t'a porté
et les seins qui t'ont nourri !*

Il lui dit :

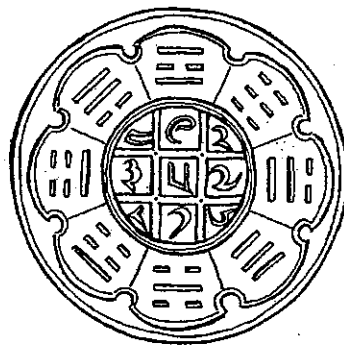
*bienheureuses celles qui ont entendu le Verbe du Père,
l'ont observé en Vérité !*

*Car il y aura des jours où vous direz :
bienheureux le ventre qui n'a pas conçu
et les seins qui n'ont pas donné de lait. (log. 79)*

La femme invitée à entendre le Verbe du Père plutôt qu'à mettre des enfants au monde, voilà un langage nouveau. Aucun prophète n'a parlé ainsi. Et comme ce langage est étrangement actuel ! Mais la femme ne sort pas seulement de la nuit judaïque qui se confond avec la nuit même des temps, elle sort de la nuit chrétienne longue de deux millénaires et celle-ci lui fut plus dommageable encore que la première car elle est marquée par le péché de nature. Les mâles, jaloux de leurs prérogatives, eurent la partie belle. Ils se comportèrent comme des conquérants en mission et la femme fut reléguée dans un domaine appauvrissant. Le masculin se masculinisa en se stérilisant et la femme se trouva mutilée dans sa fonction essentielle qui est de devenir un Esprit vivant à l'écoute du Verbe du Père.

Le judaïsme avait brisé l'unité du couple divin Ciel-Terre en rejetant la Déesse-Mère. Le christianisme accentua encore le divorce en mettant l'accent sur la faute originelle. Jésus redresse la situation en réhabilitant la Mère divine : *...ma mère m'a engendré, mais ma véritable Mère m'a donné la vie* (log. 101). Il la réintroduit dans la trinité originelle : *celui qui n'aime son Père et sa Mère comme moi ne pourra devenir mon disciple* (log. 101). Magistrale réhabilitation aux répercussions incalculables ! La femme commence seulement à comprendre ce que cela représente pour elle. Rien d'étonnant à cela, car, résignée à demeurer dans une obscurité culpabilisante, elle ne peut que s'habituer lentement à la pleine clarté de l'enseignement de Jésus. La promotion qui lui est offerte la trouve mal préparée à devenir un Esprit vivant. Souvent, elle risquera de témoigner d'un esprit prévenu avant d'entendre le Verbe du Père et de l'observer en Vérité. Puisse l'aventure paranoïaque qui a été trop longtemps celle des mâles lui servir d'exemple à éviter à tout prix ! Le message de Jésus est pour elle plus encore que pour l'homme un message libérateur. Mais si la libération d'une longue servitude, au lieu de s'exprimer en louanges et en actions de grâce, portait en elle l'arrière-goût d'une rancœur et le souci d'une revanche, alors tout serait compromis.

Emile GILLABERT



COMMENTAIRES DE L'EVANGILE SELON THOMAS

114

Simon Pierre leur dit :
Que Mariam sorte de parmi nous,
parce que les femmes ne sont pas dignes de la Vie.
Jésus dit :
Voici que je l'attirerai
afin de la faire mâle,
pour qu'elle soit, elle aussi, un esprit vivant,
semblable à vous, les mâles.
Car toute femme qui se fera mâle
entrera dans le royaume des cieux.

LOGION 114

La femme est l'avenir de l'homme, chante le poète. N'est-elle pas d'abord son origine et sa moitié ? Celui-ci ne saurait l'exclure sans occulter l'autre part de lui-même. L'homme peut-il se retrancher de sa propre richesse ? C'est bien pourtant ce que tente Pierre, pour lequel la femme n'a aucun avenir : ... *les femmes ne sont pas dignes de la Vie*. La femme est dépendante de l'homme, qui seul est apte à recevoir l'esprit. Le jour de la Pentecôte, seuls les douze apôtres mâles sont présents pour voir apparaître les langues de feu du Saint Esprit. Jaloux, orgueilleux, misogyne et présomptueux, Pierre a toutes les qualités requises pour devenir le premier Pape.

Faut-il s'étonner que cette misogynie persiste encore de nos jours ? A l'aube du III^{ème} millénaire, la femme reste interdite de prêtrise au seul motif que Jésus était un homme (Paulus VI dixit) : Selon une telle conception, Dieu le Père est forcément mâle, ce qui justifie l'exclusion de la Déesse-mère. Les préjugés de Pierre sont restés ceux de l'Église. Nous savons aujourd'hui à quel point ceux-ci sont en totale contradiction avec l'enseignement et les paroles de Jésus, dont la version authentique nous a été conservée grâce à la découverte de l'Évangile selon Thomas.

Jésus est homme certes : ...*je me suis manifesté à eux dans la chair* (log. 28). Cela signifie-t-il pour autant qu'il soit exclusivement mâle ? Certes pas. Le mâle qui rejetterait la femelle ne serait que la moitié de lui-même : *Connais le masculin, adhère au féminin*, nous dit le Tao Tö King (XXVIII). S'il ignore probablement l'œuvre de Lao-Tseu, Jésus néanmoins connaît la Voie : *Quand vous ferez le deux Un... afin de faire le mâle et la femelle en un seul... alors vous irez dans le Royaume* (log. 22). La Gnose est transcendance dans l'immanence : *Fendez du bois, je suis là ; levez la pierre, vous me trouverez là* (log. 77). Le gnostique n'est ni mâle ni femelle. Il englobe l'un et l'autre. Il est la parfaite synthèse des deux. Les apparences nous montrent une multitude d'êtres des deux sexes. Sous ces incessantes apparitions, c'est le seul et même Soi qui se manifeste. Pas plus que l'ange, l'Esprit n'a de sexe. C'est en tant qu'Un que Jésus se tient dans le monde : *Je suis Celui qui est, issu de Celui qui est égal* (log. 61).

Que celui qui a des oreilles entende ! Bien que Jésus ne cesse de répéter les mêmes évidences, il semble que nombre de ceux qui se croient ses disciples restent toujours aussi bouchés. Dès le début, il les invite à faire le deux Un, à se dépouiller des vêtements de la honte. Bien que Jésus reconnaisse publiquement des femmes Mariam, Salomé... comme ses disciples, Pierre refuse de voir en celles-ci des initiées par excellence. Thomas n'est pas le seul à relever un tel trait de caractère. Cette jalousie malade de Pierre à l'égard de la femme transparaît dans d'autres passages des Évangiles apocryphes, soigneusement occultés pendant des siècles. Pierre ne supporte pas de voir en Marie la confidente privilégiée du Seigneur. Dans l'Évangile selon Marie, on le voit provoquer une scène qui motive l'intervention de Levi : *Pierre, tu as toujours été irascible. Et voici que je te vois contredire*

cette femme comme si tu étais de ses ennemis. Mais, si le Seigneur l'a rendue digne de ses confidences, qui es-tu pour la rejeter ? Ailleurs, Marie apparaît comme l'alter-ego, la fiancée, la maîtresse du Seigneur : *La Sophia, qui est appelée stérile, est la Mère des Anges. Et la compagne du Fils est Marie-Madeleine. Le Seigneur aimait Marie plus que tous les disciples et il l'embrassait souvent sur la bouche. Les autres disciples le virent aimant Marie, ils lui dirent : « Pourquoi l'aimes-tu plus que nous tous ? » Le Sauveur répondit, il leur dit : « Comment se fait-il que je ne vous aime pas autant qu'elle ? »* (Évangile selon Philippe, 55). L'un se reconnaît dans l'un, comme le gnostique dans la gnostique.

Les contraires sont les deux alternatives du balancier dont le jeu provoque le déploiement de toutes les modalités de l'univers. L'équilibre du monde repose sur l'opposition de forces antagonistes et pourtant complémentaires : Shiva - Shakti, Purusha - Prakriti, YinYang... Sachant qu'il est le Tout, le gnostique intègre en lui-même toutes les paires d'opposés, toutes les contradictions. Aliéné à lui-même, prisonnier de la dualité, le psychique rejette tout ce qu'il considère comme différent et dont en réalité il a peur. Au lieu d'explorer et d'intégrer les forces inconnues de son être, il préfère les ignorer et les refouler. Le gnostique, par contre, n'hésite pas à faire le deux un en sorte d'intégrer son anima pour l'homme, son animus pour la femme. Ayant réalisé l'unité, la gnostique est digne de la Vie :

*Car toute femme qui se fera mâle
entrera dans le royaume des cieux. (log.114)*

Chaque être porte en lui-même le reflet du grand jeu cosmique. S'il occulte l'un des deux termes de la dualité, il perd son propre équilibre. S'il les réunit, son harmonie est celle du cosmos tout entier. Pour être à l'unisson, il faut être un. Seul l'Un peut jouir de la totalité. Celui qui reste dans la multiplicité ne peut jouir pleinement de ce qu'il ne perçoit que partiellement :

*Celui qui n'aime son Père et sa Mère comme moi
ne pourra se faire mon disciple... (log.101).*

Ce grand jeu de l'Identité est le mien. C'est moi qui en suis l'initiateur : *J'étais un trésor caché et j'ai aspiré à être connu : J'ai tiré les créatures du néant afin de me connaître.* Je suis lumière et me suis diffusé en multiples rayons tout en restant toujours la même et unique lumière. Par jeu, je me suis multiplié pour jouir de moi-même avec moi-même. Et c'est ainsi que je me connais un et deux, Père et Mère, masculin et féminin : *Celui qui connaîtra le Père et la Mère, l'appellera-t-on fils de prostituée ?* (log. 105). Je suis l'un et l'autre, au-delà de l'un et du deux. Je suis le mâle et la femelle et je ne suis ni l'un, ni l'autre. Tel l'Androgyne, je réunis le Tout en moi. Je me révèle comme seule Réalité et comme le seul objet de mon unique amour :

*Quand l'homme et la femme deviennent un, Tu es cet Un ;
Quand les unités sont abolies, Tu es cette Unité. (Rumi, Mathnawi, I, 1785)*



Ce dernier logion de *l'Évangile selon Thomas* est consacré à la libération de la femme. Sachant à quel point le monde juif était misogyne - le monde chrétien, spécialement à la suite de saint Paul, continuera dans cette voie - nous sommes sensibles au fait que notre Évangile se termine par la réhabilitation de la femme. Celle-ci sera la première touchée par ce qu'on peut bien appeler une attention du Maître. La remarque saugrenue de Pierre m'invite à me demander quelle était la situation de la femme dans le contexte légaliste juif. Les interminables purifications auxquelles la mère était assujettie (Lv 12. 1-8) faisaient peser sur elle une culpabilité latente et la maintenaient dans une condition de subordination par rapport à l'homme. Force est de reconnaître que l'alliance entre Yahvé et son peuple, dont la circoncision est le signe sensible (Gn 17. 10-12), est une affaire d'hommes, une opération inscrite dans la chair du mâle. Les servitudes imposées à la femme par l'homme sont révélatrices chez lui d'une sexualité mal assumée. Il est vrai que le baptême chrétien, qui assure le relais de la circoncision, ne fait pas la discrimination des sexes, ce qui ne veut pas dire cependant qu'il réhabilite réellement la femme, car la doctrine paulinienne continue de la maintenir dans un état de sujétion par rapport à l'homme, et, qui plus est la rend responsable de la faute originelle : *Ce n'est pas Adam qui se laissa séduire, mais la femme...* (1 Tm 2-14). Simon Pierre est l'héritier et la victime de la misogynie inscrite dans la loi. Son intervention intempestive est révélatrice du fossé que la loi a creusé entre les deux sexes et du climat qui en est résulté : la défiance agressive envers la femme est toujours chez l'homme la marque de la défiance agressive envers sa propre sexualité et vice versa.

Emile



Autant le caractère masculin et ses conditionnements spécifiques, pour celui qui, le moment venu, est prêt et aspire à trouver sa Nature Véritable, opèrent comme les murs d'une prison, autant en est-il de même pour la femme qui a en elle cette aspiration hors normes à trouver le Soi. Il et elle vont devoir de la même manière intégrer les opposés afin de dépasser le niveau où se trouvent ces couples en opposition constructive ou destructive, et accéder à une compréhension et à une identité unitaires. Lorsque les conditionnements lâchent le morceau (le corps), il s'ensuit une libération, un assouplissement, une ouverture d'esprit accompagnés d'une joie qui ne saurait être feinte et qui atteste de la validité de ce qui a été fait ou consenti.

Quand je me suis suffisamment affirmé et que vient le temps de me mettre à l'écoute d'un appel intérieur qui invite à la transcendance, qu'il est bon alors de cesser la compétition avec les autres, d'abandonner la comparaison avec eux pour me laisser me découvrir Origine universelle. C'est bien l'identité qui est au centre de l'aventure de l'Éveil. Tout ce qui rattache à l'identité personnelle doit être vitalement remis en question : Famille, origine sociale, appartenance religieuse, avoir, savoir, pouvoir... sans oublier l'identité de genre qui peut être très marquante parce que la société la discrimine fortement

par exemple (comme chez les Juifs), lorsque l'identité sexuelle est récupérée par le psychisme, et alors elle emprisonne en occupant le terrain au lieu d'épanouir en permettant l'ouverture de la conscience et son élargissement. Je ne suis pas homme, je ne suis pas femme : Je suis Être. Je suis.

La manifestation dans sa totalité, c'est à dire incluant ma destinée « personnelle », est un grand rêve, une grande pièce de théâtre dans laquelle désormais je sais que ce n'est pas réel, mais que c'est bel et bien un jeu. Alors je continue à jouer, ou plutôt je laisse le jeu se dérouler, et dans ce jeu je tiens un rôle déterminé (masculin, ceci, cela) auquel je ne m'identifie pas, mais auquel je ne m'oppose pas. Je suis Autre.

Christian



Que Mariam sorte de parmi nous,...

Avec cette brutale injonction, Pierre nous ramène aux origines du couple humain.

Le visage du couple primordial, dont le couple humain est l'image est tout à fait étranger au judaïsme et au christianisme, alors qu'on le trouve dans toutes les anciennes religions ... On sait que le judaïsme fut la religion exclusive du Dieu mâle et on connaît les efforts déployés par Moïse pour évacuer la Déesse Mère ... (E. Gillibert, Jésus et la Gnose)

Dans la culture judéo-chrétienne, le couple humain a ses racines dans la Bible. Dès les premiers mots de la genèse, on trouve deux récits différents de la création :

Dieu créa l'homme à son image ... homme et femme il les créa ... (Gn 1.27). Ici, l'homme et la femme ne font qu'un dans l'acte créateur.

Un deuxième récit, rédigé plus tard présente les choses différemment : après la création de l'homme, *Yahvé fit tomber une torpeur sur lui et il s'endormit... Il prit une de ses côtes... et façonna une femme, et il l'amena à l'homme ... (Gn. 2.21-22)*. Dans cette version, la femme est séparée de l'homme, elle n'existe que par lui, et elle lui est « amenée » comme pour obtenir son agrément.

C'est cette seconde version qui eut la préférence des docteurs et rédacteurs successifs chargés de rédiger la loi juive. On en trouve immédiatement la démonstration dans le récit du péché originel où Eve est présentée comme responsable du malheur d'Adam ... et à sa suite de toute l'humanité.

Pouvait-on imaginer plus grande culpabilité pour la femme ?

Après cela, on voit se développer la législation contraignante que détaille la Thora et qui va jusqu'à identifier la femme au démon, donc l'empêcher de prendre part au culte et lui interdire l'accès au sacerdoce.

On comprend dès lors d'où vient l'injonction de Pierre à l'adresse d'une femme que Jésus considère comme disciple, peut-être même comme disciple plus avancée que lui dans la voie de la connaissance, ce que notre juif traditionaliste ne peut évidemment supporter.

Cet a priori, nous disons aujourd'hui ce « machisme » nous le retrouvons tout au long du christianisme et jusqu'à nos jours. A commencer par Paul, son principal inspirateur :
... que les femmes se taisent dans les assemblées, car il ne leur est pas permis de prendre la parole ... (Co. 14.34)

Entre Paul et Pierre, le langage est le même, et malgré le côtoiement de Jésus, Pierre ne comprend pas que pour Jésus les a priori et interdits de la loi n'existent plus afin :
... de faire le mâle et la femelle en un seul pour que le mâle ne se fasse pas mâle et que la femelle ne se fasse pas femelle, ... (log. 22)

Dans le présent logion, Jésus essaie à nouveau de se faire entendre :
...Voici que je l'attirerai afin de la faire mâle, pour qu'elle soit, elle aussi, un esprit vivant, semblable à vous, les mâles.

Comment cette parole a-t-elle été reçue par Pierre... et les autres mâles de son époque ? Nous l'ignorons. Par contre, nous savons que le judaïsme, le christianisme à sa suite, et l'islam ne l'entendent toujours pas, le bouddhisme officiel quant à lui ne faisant pas beaucoup mieux.

Aujourd'hui, seule la gnose non-dualiste donne à la femme la seule place qui lui revient (ainsi qu'à l'homme), celle de l'unicité-androgyne, réalisant ainsi le retour au couple primordial :

*...car là où est le commencement,
là sera la fin.
Heureux celui qui se tiendra dans le commencement,
et il connaîtra la fin,
et il ne goûtera pas de la mort. (log. 18)*

André



... que Mariam sorte de parmi nous parce que les femmes ne sont pas dignes de la Vie.

Pierre n'a rien compris. C'est dramatique.

Cela montre combien il est coincé dans les normes et conventions de son temps et de son milieu. Et les mâles sont-ils dignes de la Vie ? Et toi, Pierre, qui es-tu pour juger les autres ? Es-tu seul à posséder la Vérité ? N'es-tu pas un peu (ou fort ?) jaloux de Mariam, que tu trouves indigne ?

Oui, c'est dramatique. Non seulement pour Pierre, mais surtout pour l'Église dont il sera le premier chef.

Il n'est pas étonnant que cette Église n'ait, elle non plus, pas compris le message de Jésus et qu'elle se soit jugée seule à pouvoir le transmettre.

Et voilà que c'est justement cette Mariam « indigne » que Jésus va attirer vers lui. Je ne sais si le verbe « attirer » est la seule traduction possible du mot copte correspondant, mais ce verbe « attirer » est très fort. Il sous-entend une force irrésistible. Même si on parvenait à empêcher le mouvement qu'elle engendre, cette force ne disparaît pas pour autant.

Et c'est ça la merveille ! Mariam attirée irrésistiblement par Jésus et vice versa. On comprend que Pierre en soit jaloux.

Béatitude d'un couple homme-femme-jumeaux, l'esprit ne dépendant pas de la chair. Béatitude de pouvoir terminer cet évangile dans l'attirance. Nous avons tous une Mariam qui sommeille plus ou moins en nous.

Léon



L'Évangile de Thomas se termine ici. A son disciple le plus proche, au « jumeau », le Maître avait transmis les paroles cachées.

Le Christ s'exprima devant le peuple au moyen de paraboles ; d'une manière analogue, le Coran exprime les mystères au moyen d'aphorismes suffisamment elliptiques pour échapper aux mésinterprétations des profanes, mais néanmoins doués d'une grande puissance d'expression (Martin Lings).

Tant qu'un homme reste asservi par le psychisme, il trouvera toujours sa pâture dans la difficulté de l'un ou l'autre verset. *Les paroles cachées*, se dit-il, et au fond, pour ne rien devoir changer dans sa vie, il préfère qu'elles le restent. Il aime se couler dans l'incertitude commune, et ne pas sortir du lot. C'est un choix !

Mais le message de Jésus se dévoile sous les yeux ébahis de l'homme qui a soudain le bonheur de se trouver lui-même. Chez lui, les affabulations mentales n'ont plus cours : il n'y a plus de réalités autres que la Réalité.

Nisargadatta le disait très simplement : *Lorsque le mental est pur, la parole des sages devient intelligible* (L'Ultime Guérison, p. 51).

Il est vrai que des paroles justes peuvent aussi être voilées par la poussière du temps. Des expressions qui étaient claires et pertinentes il y a vingt siècles peuvent nous choquer aujourd'hui. Ainsi, dans le logion 114, la force d'expression produit un effet malencontreux. *Faire (la femme) mâle, ... semblable à vous, les mâles...* : ces mots ne conviennent plus. Nous ne pouvons plus dire, par exemple, que *la femme aussi est digne de respect*, comme si l'égalité de dignité de l'homme et de la femme pouvait encore faire l'objet d'un débat contradictoire, comme s'il était encore possible d'en douter.

Jésus n'en a jamais douté. L'Évangile selon Thomas le montre très bien à d'autres endroits. Mais ce logion 114, Jésus a voulu le « lancer à la tête » de son entourage, dans le contexte culturel misogyne qui était le sien.

« Jésus n'en a jamais douté !! » (Ces mots s'étaient glissés un peu négligemment sous ma plume ! Je le remarque, et je m'arrête). En fait, il ne doute pas du tout !...

Un Jésus ne doute pas, voilà sa force. Un maître ne doute pas, il lève le doute. Et plus rien n'est caché...

Cela surprend toujours ! Être présent ! Être debout ! Sans l'ombre d'un doute !...

Jean C.



RECHERCHES

H.L. W. POONJA

Texte précédent les ENTRETIENS DE POONJA paru précédemment dans les Cahiers. Il se situe alors que Poonja vivait dans l'ashram de Ramana Maharshi.

En 1947, le gouvernement anglais décida, sous la pression des Musulmans, qu'après l'indépendance l'Inde serait partagée en deux. Les régions à majorité musulmane constitueraient le nouvel état du Pakistan et les territoires restants formeraient la nouvelle Inde indépendante. Au nord-ouest, la frontière suivait approximativement un tracé nord-sud et passait à l'est de Lahore. Ceci signifiait que ma famille allait se retrouver au Pakistan après l'indépendance prévue pour le mois d'août. Au cours des mois qui la précédèrent, un grand nombre de Musulmans indiens émigrèrent en direction de l'état embryonnaire du Pakistan. Au même moment, des Hindous qui habitaient les régions destinées à devenir pakistanaïses les quittèrent pour aller s'installer en Inde. Au sein des deux communautés l'atmosphère était explosive. Les Hindous qui tentaient de quitter le Pakistan étaient attaqués par des Musulmans qui les dépouillaient, allant même parfois jusqu'à les tuer, alors que pendant ce temps, les Hindous faisaient subir le même sort aux Musulmans qui fuyaient l'Inde. La violence redoubla d'intensité, au point que les Musulmans faisaient descendre tous les voyageurs hindous des trains et les fusillaient sur place. Dans l'autre direction, des Hindous attaquaient les trains des musulmans qui fuyaient, assassinant les occupants. Je ne savais rien de tout cela, car je ne me souciais jamais de lire les journaux ou d'écouter la radio.

En juillet 1947, un mois avant l'indépendance, Devaraja Mudaliar m'aborda et me demanda de quelle région du Pendjab j'étais originaire. Lorsque je lui répondis que ma ville natale était située à 200 miles à l'ouest de Lahore, il me parla de la future partition, insistant sur le fait que ma famille et la maison de mon père allaient se retrouver au Pakistan :

- Où sont les membres de votre famille en ce moment ?

- Pour autant que je le sache, lui répondis-je, car j'avais très peu de contacts avec eux, ils sont toujours à Lahore. Aucun d'eux ne réside sur le futur territoire indien.

- Eh bien pourquoi n'allez-vous pas les chercher ? Ils sont en danger là-bas.

Il me parla des massacres qui s'y déroulaient et insista sur le fait que c'était mon devoir de m'occuper de ma famille et de les emmener en lieu sûr. Il me suggéra même de les amener à Tiruvannamalai.

- Je n'irai pas, lui dis-je. Je ne peux pas me passer de la compagnie du Maharshi.

Ce n'était pas un prétexte, je le pensais très sincèrement. J'avais atteint un stade où mon amour pour le Maharshi était si intense qu'il m'était difficile de le quitter des yeux et je ne pouvais donc pas m'imaginer me rendant à l'autre bout du pays pour une période indéterminée.

Ce jour-là, alors que nous accompagnions le Maharshi, dans sa promenade du soir autour de l'ashram, Devaraja Mudaliar se tourna vers lui et dit : « La famille de Poonja semble être bloquée au Pendjab occidental. Il ne veut pas s'y rendre. De plus, il a l'air de ne vouloir rien tenter pour les faire sortir de là. Il reste moins d'un mois avant l'indépendance. S'il n'y va pas maintenant, il sera peut-être trop tard ».

Le Maharshi était d'accord, ma place était auprès de ma famille : « Il va y avoir de grands conflits dans la région d'où vous venez. Pourquoi ne pas vous y rendre sur le champ pour faire partir votre famille ? »

Bien que cela ressemblât fort à un ordre, j'hésitais encore. Depuis que le Maharshi m'avait montré qui je suis, j'éprouvais un amour très profond pour lui et un grand attachement à sa personne. Je ressentais sincèrement n'avoir dans le monde d'autre lien que celui que j'entretenais avec lui. J'avais l'attitude suivante ; « Je ressens tant de gratitude envers cet homme qui m'a libéré de toutes mes peurs, qui m'a montré la lumière et a fait disparaître en moi toute obscurité mentale. Je ne peux plus avoir de lien avec personne d'autre que lui ».

J'essayai d'expliquer mon point de vue au Maharshi : « Cette vie passée n'était qu'un rêve. J'ai rêvé que j'avais une femme et des enfants. Lorsque je vous ai rencontré, vous avez mis fin à ce rêve. Je n'ai plus de famille, je n'ai que vous.

Le Maharshi riposta : « Mais si vous savez que votre famille n'est qu'un rêve, quelle différence cela fait-il de rester dans ce rêve et de faire votre devoir ? Pourquoi avez-vous peur d'aller là-bas si ce n'est qu'un rêve ? »

Je lui expliquai alors la principale raison de mon refus de partir : « Je suis bien trop attaché à votre forme corporelle. Je ne peux pas m'éloigner de vous. Je vous aime tant que je ne peux pas vous quitter des yeux. Comment pourrais-je partir ? »

« Je suis avec vous où que vous soyez », fut sa réponse. A la façon dont il me parla, je compris qu'il avait décidé que je devrais partir. Sa dernière déclaration était, en réalité, une bénédiction pour mon prochain voyage et pour ma vie à venir en général.

Je compris immédiatement la signification profonde de sa remarque. Le 'Je', qui était la vraie nature de mon Maître était également ma propre réalité intérieure. Comment pourrais-je jamais m'éloigner de ce 'Je' ? C'était mon propre Soi, et mon Maître et moi savions l'un comme l'autre que rien d'autre n'existait.

J'acceptai sa décision. Je me prosternai devant lui, et pour la première et unique fois de ma vie, je touchai ses pieds en signe de vénération, d'amour et de respect. Habituellement, il ne laissait personne toucher ses pieds, mais c'était une occasion particulière et il ne fit aucune objection. Avant de me relever, je ramassais un peu de poussière de dessous ses pieds et la mis dans ma poche, afin de la garder comme un souvenir sacré. Je lui demandai également sa bénédiction, car mon intuition me disait que c'était notre dernier adieu ; d'une certaine façon, je savais que je ne le reverrais jamais.

Je quittai l'ashram et pris la direction de Lahore. L'atmosphère était en effet aussi malsaine que l'on me l'avait décrite. Des Musulmans en colère couraient en tous sens en hurlant : « Mort aux Hindous ! Mort aux Hindous ! » D'autres criaient : « Nous avons eu le Pakistan si facilement, envahissons l'Inde et conquérons-la ! Prenons-la par l'épée ! »

Je me rendis à la gare et pris un billet à destination de ma ville natale. Je trouvai un siège dans un wagon quasiment vide, y déposai mes sacs et sortis prendre une boisson à un stand sur le quai. Surpris d'avoir trouvé le train aussi vide, je demandai à un passant : « Que se passe-t-il ? Pourquoi le train est-il si peu rempli ? »

Il m'en donna la raison : « Les Hindous ne voyagent plus. Ils ont peur de prendre le train, car ils sont en minorité ici. Tant de voyageurs se font massacrer que plus personne n'ose continuer à utiliser ce mode de transport ».

Durant cette période si violente, les Hindous et les Musulmans voyageaient dans des wagons séparés afin de se protéger entre eux en cas de danger. Les voitures quasi vides que j'avais sous les yeux étaient celles qu'occupaient les Hindous.

Puis une voix intérieure, la voix de mon Maître, me dit : « Va t'asseoir dans le wagon des Musulmans. Il ne t'arrivera rien là-bas ». Apparemment cela semblait être une bonne idée, mais j'avais des doutes quant à ma capacité à duper les passagers musulmans sur ma véritable appartenance. J'étais habillé très différemment et je portais un *Om* largement visible, tatoué sur le dos d'une de mes mains. J'étais originaire d'une communauté d'Hindous brahmanes dont une des croyances était que tous les Musulmans étaient pollués et impurs parce qu'ils mangeaient du bœuf. Toute personne désirant passer le pas de notre porte devait d'abord montrer le dos de sa main. Contrairement aux Musulmans, tous les Hindous de la région avaient un *Om* tatoué à cet endroit. Les Hindous étaient autorisés à entrer, les Musulmans étaient exclus.

J'écoutai la voix et pris place parmi les Musulmans. Personne n'objecta ni ne remit en question mon droit d'être assis là. Quelque part en pleine campagne, le train fut stoppé par des Musulmans et tous les passagers Hindous furent fusillés. Personne ne prêta attention à moi, bien que, à mes yeux du moins, j'étais clairement un Hindou.

Arrivé à destination, je descendis du train et me rendis à la maison familiale. En arrivant je la trouvai fermée à clé et barricadée. Personne ne m'ouvrit lorsque je frappais à la porte. Enfin mon père apparut sur le toit, demandant qui était là.

- C'est ton fils, lui lançais-je. Ne vois-tu pas ? Ne reconnais-tu pas ma voix ?

Il me reconnut et parut très surpris de mon retour. Il savait que les obligations familiales n'avaient jamais auparavant compté parmi mes priorités.

- Pourquoi es-tu revenu ? demanda-t-il, quelque peu incrédule. Le Pendjab est à feu et à sang. Les Hindous sont massacrés partout. Comment es-tu arrivé jusqu'ici ? Y aurait-il encore des trains ?

- Oui, répondis-je, il y a encore des trains. C'est comme cela que je suis venu.

Mon père réfléchit un moment, puis il prit une grande décision. « Dans ce cas, tu dois sortir la famille du Pendjab et l'installer quelque part en Inde. Si les trains circulent encore, je peux obtenir des billets pour tous ».

Le jour suivant, muni des billets nécessaires, j'évacuai du Pendjab occidental les trente-quatre membres de ma famille, presque uniquement des femmes, pour les conduire en Inde. Le train que nous prîmes à Lahore à destination de l'Inde fut le dernier à quitter la ville. Après la partition, les trains ne traversèrent plus la frontière.



Traduit par Nathalie MAROGER

H.W.L. POONJA : LE RENONCEMENT

extrait de « The Truth is », p. 278 - 281, (suite du Cahier 100)

Visiteur (V.) : *Je veux lâcher prise, mais je sens de fortes résistances. Mon désir est profond et pourtant je n'y arrive pas.*

Poonja (P.) : En réalité vous n'avez pas le désir ardent de lâcher prise, vous n'avez pas ce désir d'être heureux, vous n'êtes pas animé par la profonde envie de vous abandonner à votre propre Soi, parce que vous avez déjà pris d'autres engagements ! (Parlant avec colère) Vous vous êtes déjà tourné vers quelque chose d'autre. Vous êtes déjà tombé amoureux d'une autre personne. Comment pourriez-vous renoncer ?... Il est impossible de mettre deux épées dans le même fourreau. Il est impossible de garder deux personnes à la fois dans le même mental. Seulement une ! Ce qui vous pousse vers une deuxième personne, ce n'est plus un désir chaste. Vous pouvez aimer le Soi, ou bien quelqu'un d'autre : la décision vous appartient. Cherchez la personne qui vous donnera le bonheur, qu'elle soit au-dedans ou au-dehors. C'est à vous de décider.

V. : *J'ai peur, comment puis-je surmonter la peur ?*

P. : Surmontez la peur en vous aimant vous-même. Lorsque vous aimez votre propre Soi, il n'y a pas de peur. C'est le seul Ami qui vous aidera Maintenant et plus tard. A tout moment, partout, toujours, votre Soi va vous aider et personne d'autre ne le fera. Dans l'univers entier plus personne ne pourra vous secourir quand l'obscurité devient oppressante. Personne ne vous aidera. La sagesse populaire le dit bien : *Dans les mauvais jours, même votre ombre va disparaître. Elle ne voudra plus vous tenir compagnie.* Durant les heures sombres de la peur, personne ne se tiendra à vos côtés et pour cette raison vous devez trouver quelque chose qui soit Lumière, intrinsèquement Lumière !

Quand vous regardez le Soleil en face, l'ombre, l'obscurité, est derrière vous. Mais si vous tournez le dos à la Lumière, alors c'est l'obscurité qui vous guette !

V. : *Pourquoi est-ce que j'éprouve un tel sentiment d'insécurité ?*

P. : (en riant) Parce que vous dépendez d'une chose qui est incertaine. Dans ces conditions vous ne pouvez pas être heureux !

Il était une fois un homme qui méditait au milieu de la forêt. Depuis longtemps il se tenait immobile, toujours dans la même position. Un jour il remarqua près de lui une plante grimpante qui montait, non pas sur son corps, mais sur la tige d'un arbrisseau. Il se dit : *Cette plante grimpante n'a pas confiance en moi, elle se fie plutôt à un autre végétal car elle sait bien que je suis mobile et qu'une plante ne l'est pas. Elle est bien avisée de ne pas s'attacher à moi, qui puis me lever et partir à tout moment. J'aurais pu la casser.* Personne au monde n'a la sagesse des plantes grimpantes. Les gens prennent appui sur des choses qui se dérobent. Ils y laissent leur corps et leur vie ! Alors inspirez-vous de la plante grimpante ! Appuyez-vous sur quelque chose d'éternel, pour assurer votre sécurité. L'insécurité résulte de votre attachement à une chose incertaine, précaire, qui risque de mourir ou de s'en aller. Ne dépendez pas d'une telle personne. Pour vous sentir en sécurité, nouez plutôt un lien étroit avec le Bonheur Éternel qui est au-dedans de vous. Vivez toujours avec le désir ardent de la Liberté, de la Liberté seulement, et la Lumière sera toujours présente.

V. : *D'où me vient cette tendance à préférer d'autres choses ?*

P. : La question est bonne. Il faut vous la poser à vous-même, sans arrêt, et un beau jour vous tomberez amoureuse du Soi et vous rejetterez toutes choses, y compris votre corps. On ne peut même pas nouer une relation durable avec ce corps : au mieux il résistera durant soixante-dix, quatre-vingts ou quatre-vingt-dix ans ! Il ne faut donc pas dépendre de son corps, sans parler des autres.

V. : *Pourquoi est-ce tellement ardu de m'aimer moi-même ?*

P. : (en riant) Il n'y a pas de difficulté à s'aimer soi-même, c'est facile ! Mais l'affaire se complique parce que vous aimez quelqu'un d'autre. Le Soi est Ici et Maintenant, le plus Proche des proches, l'Ami le plus cher...

V. : *Il faut s'abandonner à la Grâce de l'Enseignant, je dois m'en remettre à vous. Qu'est-ce que cela implique exactement ?...*

P. Dans le renoncement vous devez confier votre mental à votre Cœur. Alors l'ego vous quittera. Renoncer à soi-même, c'est ce que fait le fleuve lorsqu'il rencontre l'océan. Il ne reste plus rien du fleuve, c'est terminé. Faites comme lui ! Vous vous abandonnez à la Grâce de l'Enseignant et vous Restez Tranquille et vous voyez ce qui se passe. C'est tout ce que je peux vous dire : livrez-vous à l'Enseignant comme le fleuve se livre à l'océan, en perdant toute identification. Il n'y a pas de fleuve dans l'océan et pas de « personnalité » dans la Grâce. Selon les usages traditionnels, on aborde le Gourou en offrant de l'eau du Gange et en lui disant à trois reprises : *Je vous donne mon mental. Je vous donne mon mental. Je vous donne mon mental.* Puis on tourne trois fois autour du Gourou. La relation est établie de cette façon. C'est tout ce que je peux vous dire.

V. : *Pourriez-vous recommander une méthode pour soumettre la volonté personnelle à la Volonté Divine ?*

P. : Dans la pratique de l'abandon, il n'est question que d'une seule chose : abandonner l'ego au Soi. En renonçant à de l'argent ou à d'autres biens matériels, vous ne renoncez pas vraiment, puisque de toutes manières ces choses ne vous appartiennent pas. Par contre, si vous renoncez à l'ego, vous vous débarrassez des autres choses en même temps.

Il y a très longtemps vivait en Inde un roi juste et bon, qui devenait vieux et qui voulait céder le royaume à son fils, pour mieux se consacrer à l'Illumination. Il craignait de ne plus avoir assez de temps pour se rendre dans les Himalayas ou se livrer à de longues pratiques spirituelles, si bien qu'il invita dans son palais 5000 saints et sages, en provenance de l'Inde entière.

Lorsque tout ce monde fut rassemblé devant lui, le roi engagea un pied dans l'étrier de la selle de son cheval et fit la déclaration suivante : *Si quelqu'un réussit à me donner l'Illumination en moins de temps qu'il me faut pour mettre l'autre pied dans le second étrier, je lui donne 31 000 vaches aux cornes serties de pièces d'or, ainsi que la moitié de mon royaume.*

Les saints se disaient intérieurement : *Ce roi est un homme stupide. Nous avons tous attrapé de longues barbes blanches à force de nous appliquer aux nombreuses pratiques qui mènent à l'Illumination. Et aujourd'hui encore nous sommes loin du but ! Or voilà un homme qui rêve d'y arriver en l'espace d'un claquement de doigt !*

A ce moment, un curieux personnage entra dans la salle d'audience : c'était un grand garçon, qui avait l'air fou, qui marchait nu et dont le corps était complètement difforme. En le voyant, le groupe des saints et des sages se mit à rire et à lancer des quolibets. Puis on invita l'intrus à sortir au plus vite.

Qu'est-ce qui vous amuse, bande de sots ? dit le jeune infirme. *Qui êtes-vous au juste ? Vous observez avec curiosité ma peau et mes os, et rien d'autre ! Seriez-vous une association de bouchers et de marchands de cuir ?*

Ensuite il se tourna vers le roi : *Je vous donnerai l'Illumination en moins de temps qu'il ne vous en faut pour monter en selle. Pourtant il y a une difficulté : ceci ne peut se passer qu'entre gourou et disciple. La Connaissance est l'offrande que le maître accorde à son disciple. Pour cela il faut d'abord devenir mon disciple et reconnaître ce lien en m'offrant un cadeau.*

D'accord, dit le roi. Je vous donnerai 31 000 vaches, aux cornes serties d'or pur, et vous aurez la moitié de mon royaume.

Mais, Sire, ces vaches, cet or et ce royaume ne vous appartiennent pas ! Qui en avait la jouissance avant vous ?

Mon père, dit le roi.

Et avant votre père ?

Mon grand-père, répondit-il.

Il me semble que vous ne pouvez pas disposer de ces biens, et qu'un jour vous devrez les léguer à votre fils. En fait vous en êtes seulement le gardien... Donnez-moi quelque chose qui vous appartient en propre.

Le roi réfléchit une seconde et dit : Je vous donnerai mon corps !

Ce jeune infirme n'était fou qu'en apparence ! Il demanda : Sire, combien de reines avez-vous ?

Quatre, dit le roi.

Par conséquent un quart de votre corps appartient à chaque reine. Votre corps a été mis à la disposition de la cité en tant que roi, à la disposition de vos reines en tant que mari, et de vos enfants en tant que père. Donnez-moi une chose qui vous appartienne en propre.

Le roi avait l'esprit vif ; il comprit qu'il n'y avait qu'une seule chose qui fut sienne et qu'il pouvait donner. Il dit : Je vous donnerai mon mental.

Très bien, dit le jeune homme. J'ai ici de l'eau du Gange. Maintenant confirmez-moi à trois reprises que vous m'avez donné votre mental.

L'engagement solennel fut pris et le roi plaça un pied dans l'étrier... Mais le jeune infirme venait de quitter l'assemblée : il était sorti !...

Tout le monde riait, le roi ne savait pas quoi faire, mais il savait bien qu'il n'était pas Libre... Puis, tout à coup, il prit conscience du fait que cette pensée, «Je ne suis pas Libre», faisait partie du mental, qu'il avait donné son mental au jeune fou et qu'il était bel et bien en train de trahir son serment ! Pour tenir parole, il ne pouvait plus penser ! !

Or, sur ces entrefaites, le jeune homme était revenu. Il s'approcha du roi, le toucha et lui dit : Que voulez-vous ? Et cet autre pied, que comptez-vous en faire ? N'avez-vous pas envie de le placer dans le second étrier, Maintenant ?

Le roi n'était plus capable d'ouvrir la bouche. C'était un homme fini, il était Illuminé. Le Roi se nommait Janaka et le garçon était le Sage Astavakra.

Bien ! voilà ce que vous devez faire. Vous devez abandonner votre mental, votre ego, vos pensées à cette Puissance Suprême, et par la suite, CELA prendra soin de vous. Quant au roi, il régna encore longtemps, en s'abandonnant toujours à CELA qui prenait fort bien en charge toutes ses obligations royales.

Traduit par Jean Couvrin

LA FEMME DANS L'EVANGILE SELON THOMAS

Ce texte a été écrit par Emile en 1980 ; nous avons pensé qu'il était tout-à-fait d'actualité au passage de l'an 2000. De plus le thème de la dernière rencontre était : Féminin-Masculin.

Aujourd'hui, le mot apocalypse est synonyme de catastrophe à l'échelle mondiale. Il n'a plus le caractère mythique et émotionnel des peurs et des rêves d'antan. Dans le Livre de Daniel, dans le Livre d'Enoch et dans l'Apocalypse de Jean, le message que le voyant adresse au peuple dans des circonstances angoissantes s'accompagne de toute une succession de signes d'autant plus spectaculaires qu'on approche des derniers temps.

L'attente de la fin des temps fut très vive chez les juifs et particulièrement chez les Esséniens comme aussi chez les chrétiens des premiers siècles. St Paul et les évangélistes y font fréquemment allusion. St Irénée, Hippolyte de Rome y attachent une grande importance. Chez ces derniers, c'est le terme de millénarisme qui remplace souvent celui d'Apocalypse. Mais depuis St Augustin le millénarisme devint suspect à l'orthodoxie chrétienne et l'accent fut mis de plus en plus sur la Parousie, c'est-à-dire sur le triomphe du Messie et de son Église lors du second avènement du Christ glorieux.

L'approche de la fin du deuxième millénaire voit resurgir les angoisses et les espérances des millénaristes, comme ce fut déjà le cas à l'approche de l'an 1000, Cependant la nouvelle Apocalypse, déjà en fermentation, va revêtir un caractère très différent de celles du passé. Elle est déjà marquée par l'obligation de plus en plus urgente où se trouvent les hommes de prendre des décisions engageant l'avenir. Cette prise de conscience est suscitée par une accélération de l'histoire vers ce qui pourrait bien être la fin de l'histoire. Menaces d'un côté, espoirs de l'autre. L'équilibre devient de plus en plus instable entre deux forces colossales. Sur l'un des plateaux de la balance : les armements nucléaires, la surpopulation, l'altération catastrophique de l'environnement, la dégradation du patrimoine génétique, les manipulations biologiques et psychologiques des êtres humains... Sur l'autre plateau, l'élévation du niveau de vie, le développement des loisirs, la prodigieuse facilité de communication entre les hommes, les perspectives de la science dans le domaine de la découverte des lois fondamentales de l'Univers.

Au cours des dernières années se sont multipliés des organismes qui se donnent pour objet direct la prospective dans ses aspects les plus vastes et les plus généraux. Mais il est difficile, sinon impossible, que les découvertes ne soient pas utilisées par les instances gouvernementales à des fins politiques et militaires. Autrement dit,

l'espérance ne va pas sans l'angoisse et vice versa. Nous sommes en plein dualisme et apparemment rien ne laisse prévoir que nous puissions en sortir.

Devons nous partager l'optimisme des « spiritualistes » qui voient dans notre monde d'aujourd'hui les signes avant-coureurs d'un « Nouvel Âge » ? Dans le livre intitulé « L'âge cosmique aux U.S.A. (Albin Michel), J.M. Schiff brosse un tableau impressionnant des groupes, sectes et organisations qui prétendent contribuer à l'avènement du Nouvel Âge. L'auteur donne en annexe de son livre la liste de ces organismes ainsi que leur adresse. Il en dénombre 84. Et, à lire les appellations qui explicitent leur objet, on est frappé par leur extrême diversité. Cela va du groupe qui délivre un passeport planétaire à l'Académie de la Science du Futur en passant par l'Association qui cherche à réaliser des communications avec les extra-terrestres.

Certains de ces organismes ont leur magazine ou leur périodique, et proposent des cassettes sur la méditation, la guérison, l'expansion de la conscience etc. etc...

Que penser de ce foisonnement ? Sommes-nous en pleine utopie où le rêve délirant est devenu sans frontière, donc sans contrôle ou bien allons-nous au-devant d'une forme de connaissance planétaire qui nous libérera des menaces de mort quelles qu'elles soient, - car il faut ajouter qu'on nous promet une longévité qui n'est pas loin de l'immortalité ou une « vie après la vie » qui n'a plus rien d'un purgatoire à fortiori d'un enfer -. Cependant, l'ensemble des sujets qu'aborde le livre, « L'âge cosmique aux U.S.A. » est trop important pour que nous cédions à la tentation de l'ironie. Et puis, si certaines sectes paraissent franchement farfelues, elles ne sauraient jeter le discrédit sur d'autres groupes où le sérieux et les motivations ne semblent pas devoir être mis en doute.

Comment voir clair dans un domaine apparemment aussi confus ? Comment poser correctement les questions, pour ensuite essayer d'y répondre ?

Les idéologies, qu'elles soient chrétiennes ou marxistes, n'acceptent pas plus de se voir remplacées par la prospective que par la science proprement dite. L'histoire est là pour nous dire que l'idéologie veut être le guide même lorsque l'évidence est contre elle. On sait que Galilée fut condamné par l'Église pour avoir pris le parti de Copernic. Même s'il se rétracta, la terre n'en continue pas moins de tourner. Du reste l'exclamation qu'on lui prête : « Et pourtant elle se meut » est significative. L'attitude de l'Église envers les considérations émises par Teilhard de Chardin sur le devenir humain illustre bien sa prétention à déterminer les objectifs et même les méthodes du devenir humain. De son côté, la société marxiste entend promouvoir une libération totalitaire de l'homme ; mais le terme de libération est lui-même ambigu et ne porte

que sur un aspect limité de la réalisation humaine. Cela ne l'empêche pas de rejeter et de combattre ce qui transcende son idéologie contingente ou ne va pas dans son sens. La métaphysique, en revanche, envisage l'univers dans sa globalité et l'homme dans sa totalité. Elle embrasse à la fois le contenant et le contenu, le nouménal et le phénoménal. Elle est en même temps gnose, et, en tant que telle, elle est connaissance et reconnaissance de ce que nous sommes. Elle répond à la question : Qui suis-je ? et aux autres questions subsidiaires : D'où viens-je, où vais-je ? Cependant, elle ne se cantonne pas au concept ; elle demande à celui qui s'interroge vraiment de s'engager dans une aventure au cours de laquelle les énigmes trouvent leurs réponses et au terme de laquelle il n'y a plus de question parce que l'Un originel, le Tout, a été retrouvé, rejoint.

Il va donc de soi que la métaphysique, au sens plénier du terme, ne saurait être en contradiction avec la science, pas plus que le Tout ne peut être en opposition avec la partie. La gnose, qui est en quelque sorte l'aspect expérimental de la métaphysique, embrasse la totalité de la Réalité. Elle n'est donc pas une idéologie ; elle ne prône pas une forme de pensée qui serait considérée comme bonne par rapport à une autre envisagée comme mauvaise. La pensée elle-même, qui se meut dans notre espace-temps, est transcendée. C'est l'attention, sans intervention de la mémoire et de l'imagination, qui permet la reconnaissance de notre Être essentiel. La connaissance ou gnose a son propre langage qui est l'ésotérisme.

N'étant pas en contradiction avec la science, la métaphysique peut l'éclairer. En revanche la science ne saurait éclairer la métaphysique, pas plus que le multiple ne peut ajouter quelque chose à l'Un, puisque, hors de l'Un, le multiple n'existe pas. Elle peut, par contre, éclairer l'homme engagé dans une recherche gnostique.

Tout mode de recherche qui fait appel à la mémoire et à l'imagination se situe sur la plan de la pensée et ne peut prétendre à la connaissance au sens gnostique ou ésotérique du terme. On a dit trop souvent que la physique moderne, à la recherche des lois fondamentales de l'univers, rejoignait la métaphysique. Dans la mesure où elle fait appel au passé pour imaginer le futur ou l'ailleurs spatial, elle est du ressort de la pensée, elle reste du domaine de l'exotérisme, comme appartiennent également à l'exotérisme les apocalypses du passé en particulier la grande Apocalypse que les Esséniens et les chrétiens croyaient imminente. Transformée peu à peu en Parousie, c'est-à-dire en attente du deuxième avènement du Christ glorieux, elle n'est pas pour autant passée du plan exotérique au plan ésotérique.

Jésus veut se situer sur le plan ésotérique et son enseignement a pour objet de nous aider, nous aussi, à nous y établir. Cette exigence est constante dans les logia.

Obnubilés par le branle-bas cosmique qu'annoncent Daniel et Enoch, les disciples sont, à une ou deux exceptions près, incapables de s'engager dans l'aventure individuelle du Royaume intérieur.

Bien que les événements cosmiques, que nous annoncent aujourd'hui certains savants, mais surtout des « prophètes » souvent habiles à exploiter la crédulité de ceux qui cherchent une solution aux conflits qui menacent et divisent les hommes, n'aient rien de comparable avec ceux qu'attendaient les judéo-chrétiens du début de l'ère chrétienne, ils ont cependant entre eux quelque chose de semblable en ce sens qu'ils laissent entrevoir soit d'horribles catastrophes, soit une libération vers un ailleurs sécurisant, soit encore les deux successivement à condition d'avoir la chance de survivre aux bouleversements. Bref, les événements apocalyptiques attendus suscitent soit l'épouvante, soit l'espoir, soit les deux à la fois. Ils sont donc bien d'ordre mental. Or la voie du mental n'est pas celle de ma réalisation intemporelle : « Il n'est pas possible qu'un homme monte deux chevaux..., qu'un serviteur serve deux maîtres sinon il honorera l'un et il outragera l'autre ». Nous sommes placés devant un choix ; nous sommes invités à rendre à César ce qui est à César, à Dieu ce qui est à Dieu et à Jésus ce qui est sien.

Le prix à payer pour notre libération est tel que Jésus ne nous demande pas un engagement ne voulant pas donner à boire à ceux qui n'ont pas soif, ni donner à manger à ceux qui n'ont pas faim. Il précise bien : « Que celui qui cherche ne cesse de chercher jusqu'à ce qu'il trouve » (log. 2). Néanmoins une partie impressionnante des logia nous dit que Jésus n'est pas compris. Et il n'est pas compris parce que l'immense majorité des humains ne cherchent pas ; ils n'ont pas « cela » en eux (log. 41). A ceux-ci s'ajoutent le grand nombre des velléitaires. Chez ses derniers, la graine tombe sur les épines et elle est sans lendemain (log. 9). Finalement, les conditions favorables sont extrêmement rares. Pour une graine qui tombe dans une terre travaillée, il y en a un million qui ne germent pas. C'est à peu près la proportion que donnent certains grands maîtres.

Que deviennent ces myriades de myriades de laissés pour compte ?

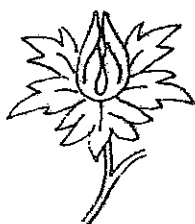
Jésus nous avertit seulement que ceux qui sont morts ne vivent pas. Ils ne trouvent pas le Maître car ils le cherchent mal ou trop tard. Au lieu de s'orienter vers la source de l'énergie originelle, ils gaspillent le peu d'énergie dont ils disposent en cédant aux sollicitations de l'imaginaire. Autrement dit, ils se laissent séduire par les mirages apocalyptiques en demeurant dans le monde psychique, celui justement que Jésus nous demande de transcender.

Le dialogue est-il possible entre psychiques et pneumatiques ? L'Évangile selon Thomas nous oblige de constater qu'il est très difficile et l'histoire nous offre bien peu d'exemples de cette possibilité d'échanges. Nous savons en effet que si le pneumatique comprend le psychique, l'inverse ne se vérifie que lorsque ce dernier est en passe de transcender sa condition. Il revient donc finalement au pneumatique de transposer son langage en un mode accessible au psychique et de montrer comment l'un éclaire l'autre et lui permet d'éviter de rompre avec le Réel ; en d'autres termes, l'Éveillé est seul à pouvoir dire si le langage de la pensée, lequel procède de la mémoire et de l'imagination, représente bien la Réalité cachée, ou, au contraire, s'il en est la grossière contrefaçon ; il est seul à nous enseigner comment passer du monde des images au monde sans images.

A l'approche de l'an 2000, nous sommes, comme au temps de Jésus, sollicités par l'imaginaire ; il a nom Âge Cosmique, Nouvel Âge, Ère du Verseau, Apocalypse nucléaire... Jean E. Charron écrit dans sa préface au livre de J.M. Schiff : L'Age cosmique aux U.S.A. : « Laissez votre imagination vagabonder sur les sentiers du si c'était vrai » et il parle de ce « vent cosmique dans lequel nous respirerons demain ». Quelle est la voix traditionnelle de la sagesse en présence de ces débordements imaginaires ?

L'homme ne veut pas mourir. A l'approche de « l'âge sombre », il cherche collectivement à survivre en se projetant dans un ailleurs spatio-temporel avec une force souvent aveugle qui prend parfois l'allure d'un suicide collectif.

Emile



Lotus entrouvert, lotus de la nuit. En dehors du symbole de pureté, représente le principe féminin de l'auto-création. Le Nilotpala est un utpala bleu.

AU RISQUE DE FAIRE LE DEUX UN

Les êtres humains sont de drôles de bêtes. Tellement fragiles à la naissance, je les ai dotés d'un intellect pour qu'ils apprennent bien vite à ne pas se faire manger (logion 60), afin qu'ils survivent assez longtemps pour « connaître le monde » et comprendre qu'il « n'est pas digne d'eux, qu'il n'est pas digne de moi » (log. 56).

Malheureusement pour eux, ils croient que cet intellect leur permettra de « comprendre » le monde, de me comprendre, de se comprendre, comme si vivre dans l'immédiat en leur âme et leur chair ne leur suffisait pas. D'un outil pour survivre qu'est l'intellect, ils croient pouvoir faire un moyen de connaissance : le mental.

Mais ce moyen est bien limité car il ne repose que sur des concepts forgés à partir de ce que leurs sens leur disent d'eux-mêmes, leur disent de moi, moi l'incompréhensible, l'indicible. Et « voilà, maintenant ils sont ivres » et ne comprennent pas qu'ils devront « rejeter leur vin » pour se connaître, pour me connaître (log. 28).

Pour apprendre à connaître le monde, il leur suffirait de « fendre le bois car je suis là, de lever la pierre car ils me trouveraient là » (log. 77), mais ils se contentent de se contempler et n'appréhendent le monde qu'à partir de ce que leurs sens leur disent d'eux-mêmes.

En se contemplant dans le miroir de l'autre, ils voient qu'ils ont deux yeux, deux mains, deux pieds mais ne comprennent pas que ce qu'ils voient ne sont que des images et qu'« ils n'iront dans le Royaume » que « quand ils auront fait une image à la place d'une image » (log. 22).

En se contemplant ainsi, ils donnent au « deux » une valeur magique et s'imaginent que le « deux » est une clef pour se connaître, Erreur tragique car ils s'enferment ainsi dans un dualisme dont ils risquent de rester éternellement prisonniers. « Au temps où vous étiez Un, vous avez fait le deux ; mais alors, étant deux, que ferez-vous ? » (log. 11).

Leur mental se saisit du « deux » et se met à tout expliquer de façon binaire. Il invente le bien et le mal, le masculin et le féminin. Mais où est donc le bien et le mal, le masculin et le féminin dans le bois qu'ils fendent, dans la pierre qu'ils soulèvent ?

Le masculin et le féminin sont deux concepts forgés par le mental pour essayer de comprendre l'âme, mais sont forgés à l'image de ce qui distingue le corps de la femme du corps de l'homme, corps visibles qui ne sont que des images, des illusions !

L'âme dans laquelle je me suis manifesté, comme la chair dans laquelle « je me suis (aussi) manifesté » (log. 28) sont, en fait, comme moi, indicibles, incompréhensibles et ne peuvent être connues que de façon immédiate et spontanée, « en montant sur le lit de Salomé » (log. 61).

Ainsi toute réduction dualiste de l'âme au « masculin » et au « féminin » est un appauvrissement tragique de ma réalité.

Je leur ai pourtant bien dit : « Quand vous ferez le deux Un... afin de faire le mâle et la femelle en un seul pour que le mâle ne se fasse pas mâle et que la femelle ne se fasse pas femelle ..., alors vous irez dans le Royaume » (log. 22).

J'ai pourtant bien dit aux princes à qui j'écrivais par la plume de Lao-tseu : « Connais en toi le masculin, adhère au féminin, fais-toi le ravin du monde » (poème 28).

Néanmoins, ce pauvre Paul a exhalé sa haine de l'androgynie dans ses Épîtres ; ainsi, écrit-il dans sa 1^{ère} Épître aux Corinthiens : « le chef de la femme, c'est l'homme » (11.3), « c'est une honte pour l'homme de porter les cheveux longs » (11.14), et surtout : « que les femmes se taisent dans les assemblées car il ne leur est pas permis de prendre la parole ; qu'elles se tiennent dans la soumission... Si elles veulent s'instruire sur quelque point, qu'elles interrogent leur mari à la maison » (14.34) !

A l'entendre, je crois entendre ce pauvre Simon-Pierre, son disciple, qui me disait à propos de Marie-Madeleine : « que Mariam sorte de parmi nous parce que les femmes ne sont pas dignes de la Vie ». Ce à quoi je répondis : « Voici que je l'attirerai afin de la faire mâle... car toute femme qui se fera mâle entrera dans le Royaume des Cieux » (log. 114).

Paul, Pierre ont créé, sous couleur d' « amour », une religion de mépris et de haine qui s'est illustrée par son intolérance et son goût pour les massacres de ceux qui avaient « fait le deux Un ».

Qu'on songe au massacre des cathares qui prônaient l'égalité de l'homme et de la femme et furent jetés vivants dans le bûcher de Montségur en 1244 sous le règne de Saint (!)-Louis.

Qu'on songe au massacre des quarante compagnons du frère d'un roi d'Amérique Centrale par le conquistador Nunez de Balboa qui, au début du 16^{ème} siècle, les fit dévorer vivants par des chiens affamés parce qu'ils étaient androgynes.

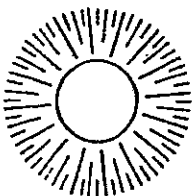
Et pourtant, c'est chez les Amérindiens, dont la culture a été éradiquée par les disciples de Pierre et de Paul, qu'existait la plus grande tolérance à l'égard de ceux qui avaient « fait le mâle et la femelle en un seul ». Chez ces peuples, les êtres androgynes étaient appelés des « êtres aux deux esprits » (voir l' « Éloge de la diversité sexuelle » par Michel Dorais chez VLB-Editeur, pp. 92 à 94).

Chez les Amérindiens, les garçons féminins ainsi que les filles masculines étaient encouragés à devenir des « êtres aux deux esprits ». Leur androgynie passait pour être un signe de pouvoirs exceptionnels, d'ordre spirituel et thérapeutique. Le statut des ; »êtres aux deux esprits » était souvent supérieur à celui des autres membres du clan ; non seulement leur demandait-on de s'occuper de la vie spirituelle du groupe, mais ils étaient aussi souvent guérisseurs, conseillers dans les affaires difficiles (matrimoniales ou politiques) et éducateurs de jeunes !

Ils avaient « fait le deux Un » et ils furent en butte à la haine de ceux qui se réclamaient de moi.

« Les pharisiens et les scribes ont pris les clefs de la gnose et ils les ont cachées » (log. 39).

« Soyez heureux quand on vous hait et qu'on vous persécute, et on ne trouvera nul lieu à l'endroit même où l'on vous a persécutés ! » ; (log. 69).



Divinité solaire védique, vénérée comme source de chaleur et de lumière. Il est le symbole – tout comme la lune – de l'unité entre la vérité relative et absolue, et ce malgré le contraste apparent entre la lune, énergie subtile et « apaisante », et le soleil, énergie remplie d'ardeur.

Michel DACHERY

L'EVEILLE DE SOLYME
ou
EVANGILE SELON JUDAS

*Vous annulez la parole de Dieu
par votre tradition
que vous vous êtes transmise.
Jésus*

*Si je dis la vérité,
tous veulent me mettre à mort :
ils n'aiment que les mensonges.
Kabir*

PREFACE

Des voix s'élèvent, de plus en plus nombreuses, pour dénoncer ce qui à bon droit peut être caractérisé comme la plus scandaleuse forfaiture de l'histoire religieuse, celle qui nous présente Judas comme ayant trahi son Maître.

Parmi ces voix, la dernière en date, celle d'Yves Moatty. Par son ampleur et sa clairvoyance, elle me semble particulièrement apte à coopérer à la révision du grand procès de l'histoire chrétienne.

Didyme Judas Thomas, qui, comme son nom l'indique, est le jumeau de Jésus, son alter ego, a été désigné comme étant le traître, celui qui livre son maître pour une modique somme d'argent.

Chacun sait maintenant, surtout depuis la publication des travaux de l'École biblique de Jérusalem, que les Évangiles canoniques sont l'aboutissement de plusieurs rédactions successives, chacune portant la marque de la catéchèse de l'époque.

Ce qu'il est intéressant de noter, c'est que la source (die Quelle) des évangiles officiels était constituée de recueils de logia dont l'Évangile selon Thomas, et que, lorsqu'elle désigne Judas, elle l'appelle aussi *Didyme Judas Thomas* comme dans l'incipit de l'Évangile selon Thomas ou *Judas qui est aussi appelé Thomas* dans l'incipit de la version grecque d'Oxyrynque du même évangile.

Comment le jumeau ou l'alter ego a-t-il pu devenir le traître, l'apostat ? La faiblesse et la lâcheté humaines sont coutumières de ce genre de malversations souvent inconscientes. Un exemple : Jésus nous présente le royaume comme étant déjà là, intérieur et individuel. Or le paulinisme, comme du reste la plupart des religions, le situe dans un futur et un ailleurs.

L'opposition est flagrante. Cependant, le constater et le stigmatiser demandent de se remettre soi-même en question, Jésus a beau dire et répéter à ses interlocuteurs que ce qu'ils attendent est à leur disposition ici et maintenant, ils continuent d'espérer en ce qu'ils croient ne pas avoir et qui est pourtant leur unique réalité.

Judas-Thomas ne peut pas se solidariser avec les apôtres du devenir. Il a recueilli la parole révélatrice :

*Je ne suis pas ton Maître,
car tu as bu,
tu t'es enivré à la source bouillonnante
que moi, j'ai mesurée.*

(log. 13)

Désormais l'incompréhension s'épaissit entre ceux que la coutume continue d'appeler les disciples mais qui, en réalité, sont des psychiques fermés à la parole et le gnostique qui se reconnaît en Jésus et partage avec lui ce qu'il ne peut sans danger confier aux psychiques malgré leurs convoitises, c'est ce que Judas, appelé aussi Thomas, a compris :

*Si je vous disais une des paroles qu'il m'a dites,
vous prendriez des pierres,
vous les jetteriez contre moi ;
et le feu sortirait des pierres
et elles vous brûleraient.*

(log. 13)

Cela n'empêcha pas les paroles de vie d'être récupérées et inscrites dans un contexte de devenir qui les dénaturait. Le Royaume ici présent devenait la Jérusalem céleste du grand rêve messianique. L'Évangile selon Thomas, préservé de ce détournement, est là aujourd'hui pour attester et rappeler la vraie nature du Royaume, et permettre aussi de retrouver dans les évangiles canoniques les paroles authentiques de Jésus qui ont échappé à la vigilance des censeurs, car certaines continuent de témoigner que ce que nous attendons est déjà là.

Jésus est entré dans l'histoire non par ce qu'il a dit, qui n'intéressait pas l'histoire, mais par ce qu'on lui a fait dire. Le salut rédempteur, garanti par la mort et la résurrection, remplaçait la réalisation dans la prise de conscience de ce que nous sommes en réalité.

Les amateurs de merveilleux et de miraculeux voulaient des signes et des gages. Les auteurs du mythe se chargèrent de leur en donner : résurrections et autres prodiges, fins dernières etc... Bref, le Christ du mythe et de l'histoire n'avait plus rien de commun avec le Jésus de la parole, mais il donnait satisfaction aux psychiques. Judas-Thomas, l'initié, le détenteur de la parole, ne pouvait qu'être la victime des psychiques comme son Maître du reste, tous deux récusés et honnis quoique différemment. Le premier avait dit : *Vous voulez me tuer parce que ma parole n'entre pas en vous* (Jn 8.37). Le second montra son attachement indéfectible à l'accusé en l'embrassant alors que tout se liguaient contre lui.

Jésus fut effectivement tué à la suite de ce qu'il avait dit et le baiser, symbole d'amour et de fidélité, devint celui du traître.

Yves Moatty fait ressortir très clairement l'incompréhension et l'opposition du monde psychique envers la gnose ; elles sont très précisément celles que Jésus et Judas rencontrèrent dans leur entourage immédiat. Après avoir montré l'antagonisme de ces deux démarches, l'auteur de notre Judas se livre à un inventaire très fouillé des tentatives de réhabilitation du traître, tentatives qui révèlent souvent plus de générosité que de compétence. Yves Moatty a soin de le spécifier ... *ces démarches, pour belles et émouvantes qu'elles soient sur le plan littéraire, ne sont en fin de compte rien d'autre que de simples fictions.*

Cela n'empêche pas l'auteur d'évoquer la tradition de Judas en Inde ou il aurait trouvé refuge après son bannissement. Cependant il sait que si l'histoire est un véhicule pour le savoir psychique, elle ne l'est pas pour la connaissance et la reconnaissance de ce qui ne naît ni ne meurt. Sans doute, ne saurons-nous jamais ce qu'est devenu Judas, mais au fond peu importe. C'est son témoignage qui nous requiert. Il s'est reconnu en Jésus comme Jésus s'est reconnu en son Père : *Nul ne connaît le Père si ce n'est le Fils, et celui à qui le Fils veut bien le révéler.* Si le Fils se révélait à tous, la lumière dissoudrait à jamais les images et la révélation finirait dans un grand embrasement. Le rêve de l'espoir serait anéanti et le jeu divin stoppé. Il n'en est rien. En se perpétuant, le rêve accomplit sa fonction d'occultation ; il a sa raison d'être dans la cosmologie générale du gnostique où rien n'est laissé à la traîne, où tout est à sa place même les ténèbres qui ont obscurci et dénaturé le vrai visage de Judas.

Emile Gillibert
(juin 1994)

« La MORT de JESUS - Nouvelles révélations sur ses derniers jours », titre la revue Newsweek dans son numéro du 4 Avril 1994. Il n'est pas de personnage aussi célèbre mais aussi mal connu que Jésus dont les circonstances de la vie suscitent encore maintes controverses. Newsweek fait ainsi état des travaux d'un groupe de 77 spécialistes américains du Nouveau Testament (« The Jesus Seminar »). Après avoir donné une nouvelle édition des cinq Évangiles (les quatre Évangiles canoniques plus l'Évangile selon Thomas), ils se disent aujourd'hui convaincus que les récits relatant la trahison de Judas ne sont que des « fictions chrétiennes ».

Newsweek ne développe pas les raisons d'une telle affirmation, de prime abord plutôt surprenante, voire folle, impossible tant elle nous semble aller à l'encontre de l'évidence même ! N'avons-nous pas toujours su que Judas a trahi son Maître en échange de trente deniers avant d'aller se pendre pour expier son forfait. Archétype au traître, il est - comme le Juif errant avec lequel on le confond parfois - le bouc émissaire par excellence, le responsable du pire des crimes, le meurtre du Fils de Dieu, et c'est à ce titre qu'il continue de hanter nos consciences.

Mais Judas ne serait-il pas plutôt notre mauvaise conscience ? Sur quoi au fait repose l'accusation ? Sur le récit des Évangiles, sur l'enseignement unanime de toutes les Églises chrétiennes, nous sera-t-il répondu. Comme le remarque Gurdjieff : *Selon la version actuelle de ces Écritures Saintes, celui qui vient y puiser la connaissance de la vérité acquiert en son essence la conviction que ce Judas était l'être le plus lâche, le plus vil, et le traître le plus perfide que l'on puisse concevoir* (Récits de Belzébuth à son petit fils, Rocher, II, p. 212).

L'enseignement des Églises est-il si fiable que cela ? Nous avons appris au catéchisme que nous sommes pécheurs parce que nous subissons les conséquences du péché originel commis par Adam et Eve lorsqu'ils ont goûté au fruit défendu. Nous savons aujourd'hui que le péché originel n'est qu'une construction théologique tardive. Il nous souvient avoir un jour posé la question à un théologien réputé. Il nous fut répondu que nul ne savait aujourd'hui ce qu'avait voulu signifier le rédacteur de la Genèse. Lui-même n'y voyait qu'une sorte de fable anodine. Sur quoi donc repose le Credo ?

N'est-il pas temps de relire les Écritures d'un œil neuf ? Pourquoi ne pas réouvrir les pièces du procès de Judas ? Nous connaissons tous par cœur la thèse de l'accusation. Judas serait-il cependant le seul accusé à se voir refuser le droit de se défendre ? Au siècle des droits de l'homme, tentons au moins de reconstituer sa version.

Je n'hésiterai pas pour ma part à me faire l'avocat du diable. Non pas que j'aime les causes perdues d'avance. Mais il en est après tout bien d'autres qui après avoir été accusés de commerce avec Satan ont finalement été innocentés. Je pense à Jeanne d'Arc, brûlée d'abord par l'Église comme « idolâtre, invocatrice de diables, apostate, schismatique, hérétique », béatifiée ensuite par cette même Église. Sans parler de Galilée qui n'a officiellement été réhabilité qu'en 1993 ! Combien de victimes de l'Inquisition attendent toujours que justice leur soit rendue : les Templiers, accusés par le Pape de pratiquer la « doctrine des démons » ; Maître Eckhart, auteur de Traités et de Sermons d'une hauteur de vue inégalée dans le christianisme, mais qui le rendirent suspect d'hérésie ; Marguerite Porete brûlée vive pour avoir composé un magnifique « Miroir des âmes simples et anéanties »... *Les béguines déclarent que je suis égarée, et les prêtres aussi, les clercs et les prêcheurs, les augustins, les carmes et les frères mineurs. Car l'état dont je parle, c'est l'Amour parfait* (122).

*

TRAHISON DE JUDAS?

Nul ne peut plus maintenant prétendre se voiler la face sur une question toujours plus ouvertement débattue. Nombreux sont aujourd'hui ceux qui se posent des questions et remettent en cause la version traditionnelle. Dans le n° 35 Hors-Série du « Nouvel Observateur » paru en décembre 1998 et consacré à Jésus, Alain Touraine, pasteur de l'Église réformée de France n'hésite pas à écrire sous le titre « Judas réhabilité » : *Peut-être est-il le seul à avoir compris le*

sens de la mission de Jésus. Lors de l'arrestation au jardin de Géthsémani, Jésus et lui multiplient les signes de complicité. Jésus l'appelle « Mon ami » et l'encourage : « Ce que tu as à faire, fais le vite ». Judas lui donne un baiser... (p. 47). Même interrogation de la part de Michel Déon : N'aurait-il pas lui aussi obéi à un ordre, ne s'est-il pas sacrifié pour que le Christ meure sur la Croix... (p. 50)

Coupable ou non coupable ? Et d'abord de quoi Judas serait-il coupable ? La thèse de la trahison de Judas pose au chercheur scrupuleux des difficultés insurmontables. Mais il est vrai que l'origine même du christianisme est entourée d'un halo de mystère qui rend difficile toute investigation, d'autant que les véritables recherches historiques sont somme toute fort récentes. Comme l'écrit finement un historien : *Avant Constantin, ce fut la nuit. Après lui, ce furent les ténèbres*. Dans ses *Aperçus sur l'ésotérisme chrétien*, René Guénon souligne lui-aussi comme obstacle majeur à l'étude de cette religion *l'obscurité presque impénétrable qui entoure tout ce qui se rapporte aux premiers temps du christianisme, obscurité telle que, si l'on réfléchit bien, elle paraît ne pas pouvoir être simplement accidentelle et avoir été expressément voulue* (p. 8, éd. Traditionnelles). Sera-t-il possible de lever un jour le voile ? Simone Weil écrit dans le même sens : *La compréhension du christianisme nous est rendue presque impossible par le profond mystère qui recouvre l'histoire des premiers temps* (Lettre à un religieux, Gallimard, p. 84).

Les Évangélistes eux-mêmes ont bien du mal à expliquer la félonie de Judas. Marc imagine un accord entre Judas et la troupe qu'il guide : *Celui que je baiserais, c'est lui ; emparez-vous de lui* (Mc 14. 44). Comme si l'acte de trahison avait consisté pour Judas à identifier Jésus au milieu des autres disciples ! Selon Matthieu (26. 15), Judas aurait réclamé trente deniers pour livrer Jésus, somme évidemment tout à fait ridicule. Si le mobile du traître était la cupidité, il lui suffisait de profiter de sa qualité de trésorier de la communauté pour partir avec la caisse. Dans sa « Biographie de Jésus », Jean-Claude Barreau reconnaît qu'une telle accusation relève de la calomnie. Faire de Judas un escroc, ayant l'habitude de puiser dans la bourse commune (Jn 12. 5), revient à contester à Jésus tout discernement et toute prescience. Peut-on concevoir que Jésus, pendant tout le temps de sa prédication, ne se soit jamais aperçu que son homme de confiance n'était qu'un corrompu, « pourri par le fric », et sans aucune envergure spirituelle ? Comme le souligne Gerald Messadié dans son livre « L'homme qui devint Dieu » : *Réduire la définition de Judas à celle d'un simple voleur n'est pas à la hauteur de l'épopée de Jésus* (II, p. 177).

Le récit du procès de Jésus est un tissu d'invéraisemblances juridiques et historiques. Pourquoi une arrestation de nuit puisque Jésus enseignait chaque jour publiquement dans le Temple où il était facile de le faire arrêter ? Par crainte d'une émeute ? Le peuple semble parfaitement indifférent à sa comparution devant Pilate. Ce dernier, qui reconnaît Jésus innocent des crimes dont on l'accuse, fait tout pour le sauver : *Qu'a donc fait de mal cet homme ? Je n'ai trouvé en lui aucun motif de mort. Je le relâcherai donc après l'avoir châtié* (Lc 23. 22). Pilate rappelle même aux Juifs une ancienne coutume (dont on n'a retrouvé aucune trace) et leur propose : *Qui voulez-vous que je vous relâche : Jésus Barabbas ou Jésus, qui est dit Christ ?* (Mt 27. 17). Notons à ce propos que Barabbas est sans doute un personnage imaginaire. Étymologiquement son nom ne veut en effet rien dire d'autre que « Jésus, le Fils du Père », soit

l'un des titres que Jésus se donne à lui-même ! Se laver les mains comme le fait Pilate est une coutume typiquement juive (Deutéronome : 21, 6 ; Psaumes 26, 6) : on voit mal un gouverneur romain la reprendre à son compte. Sa réponse aux Juifs n'est qu'une allusion à l'Ancien Testament (II Samuel 3. 28-29) !

Il paraît plus logique de voir en Judas le prototype de ce personnage imaginaire qu'est le Juif errant. Selon la légende, celui-ci aurait en effet retourné à Jésus portant sa croix la parole adressée par lui à Judas en Jean 13.27 : *Allons, plus vite, plus vite !* Ecrivant à une époque où l'Église se séparait du judaïsme et où il convenait de ménager Rome, il importait aux auteurs des Évangiles d'affirmer que la crucifixion était imputable aux seuls Juifs. C'est à cette thèse que se rallie Joël Carmichael dans son livre « La mort de Jésus » (Gallimard).

LE MYTHE DEMASQUE JUDAS DEVANT L'HISTOIRE .

Voyons ce que nous dit cet historien : *Depuis des générations, on cherche à interpréter le geste de Judas ; le problème moral qu'il pose est considéré à juste titre comme incompréhensible et ses mobiles ont engendré de nombreuses considérations pseudo-psychologiques* (p. 25).

S'il n'est pas en mesure de remettre en cause la thèse officielle, Joël Carmichael reconnaît qu'elle entraîne des difficultés inextricables : *ce geste... a toujours été cause de grand embarras pour le christianisme : comment concilier la faculté de prescience du Seigneur et le fait qu'il accepta un traître au nombre de ses intimes ?* (p. 25).

Aucune des explications inventées par l'Église ne peut sérieusement tenir face à l'imbroglio des faits tels qu'ils sont rapportés dans les canoniques : *Il faut bien reconnaître que toutes ces explications paraissent tirées par les cheveux. Leur pierre d'achoppement est la même : le manque de documentation sérieuse, et aussi cette ignominie inexplicable qui caractérise le méfait de Judas. Aucune théorie, fut-elle plausible ne peut vraiment nous persuader que l'histoire de Judas - dans sa forme actuelle - soit vraie. Elle est totalement dénuée de sens pour cette simple raison que, abstraction faite de ses motifs (dont les proches de Jésus n'avaient aucune idée et qu'ils n'ont donc pu transmettre à aucun chroniqueur), cette trahison n'avait aucun but objectif* (p. 27).

En tout état de cause : *Ces écrits ont dû être remaniés longtemps après les événements... Les divergences de ces récits sont impossibles à concilier, et toute tentative d'unification est vouée à l'échec* (p. 50).

Le verdict de l'histoire ne peut être que le suivant : *Voilà donc en ce qui concerne Judas : un tissu d'incohérences et de contradictions, dans les récits évangéliques, qui a fait conclure à*

nombre de chercheurs que cet épisode n'a rien d'historique et qu'il est soit totalement incompréhensible, soit l'aboutissement d'une légende postérieure aux événements de l'Évangile (p. 27).

L'historien Hyam Maccoby, qui voit en Saint Paul l'un des plus grands forgers de mythes, de l'histoire de l'humanité en arrive aux mêmes conclusions : *Le mythe esquissé par Paul reçut son plein accomplissement dans les Évangiles, qui furent rédigés sous son influence et pour l'usage de l'Église paulinienne. Le récit mythologique s'agence autour d'événements historiques pour mettre en scène la lutte du Bien et du Mal ; la puissante image de Judas l'Ischariote émerge : l'homme que le sort et même Jésus ont désigné pour accomplir la volonté démoniaque, subissant le rôle du maudit et en souffrant - personnification parfaite du rôle de bourreau sacré mandaté pour accomplir le plan sanglant, et exécuté pour cela même. Cette mission de Judas, les Juifs vont la remplir au plan collectif, dans le mythe évangélique : mus à la fois par l'aveuglement et la haine, vouant Jésus à la mort dans l'épisode de Barabbas et acceptant la responsabilité du sacrifice par ces mots : « Nous prenons ce sang sur nous et sur nos enfants » (Paul et l'invention du christianisme, Lieu commun/Histoire, p. 293).*

Le texte des Évangiles doit donc s'analyser comme le développement d'un mythe, et certainement pas comme un récit historique à prendre au pied de la lettre : *Que le mythe de Judas ne fût pas encore développé au temps de Paul peut être attesté à partir de I Corinthiens 15. 55 qui évoque l'apparition de Jésus aux Douze Apôtres - dans le mythe chrétien ultérieur, ils ne seront plus que onze, Judas ayant péri à cause de sa faute (p. 303).*

Judas est donc devenu l'image même, le symbole du Judaïsme. Il est l'archétype du « déicide ». Il a trahi Jésus de la même façon que le peuple élu a trahi l'Alliance. Tous deux ont non seulement renié Jésus, mais l'ont livré à Satan. Leur responsabilité dans la mort du Fils de Dieu est égale, pour ne pas dire identique. Il fallait bien inventer un bouc émissaire. Judas est la mauvaise conscience, la création anti-juive des débats du christianisme : *L'existence de Judas et sa trahison ne sont pas historiques, car le nom de « Judas » sonne en hébreu comme le nom « Juif ». C'est pourquoi Judas a été créé en sorte de pouvoir accuser le Judaïsme d'avoir trahi Jésus. Judas est le Judaïsme, il montre tout simplement l'anti-judaïsme des premiers chrétiens (John Dominic Crossan, Who killed Jésus ? Harper Collins, U.S.A., p. 71).*

Il serait injuste enfin de ne pas signaler que Charles Guignebert, professeur d'histoire du christianisme à la Sorbonne dans les années 1930, avait déjà également conclu au caractère mythique du personnage de Judas. A propos par exemple du double récit de son suicide (Mt 27. 3-10 ; Actes 1. 18), il écrit : *Ces deux récits légendaires, encore que différents, se placent bien dans la ligne de tout le reste de la construction. Ils sont destinés à donner satisfaction à la foi, qui n'aurait pas supporté l'impunité de Judas. Si l'épisode a un fond de réalité, ce que, pour ma part, je ne crois pas, il nous demeure inintelligible (Jésus, A. Michel, p. 475).*

LA PLUS GRANDE AMERTUME : JUDAS ET LA LITTÉRATURE

Bien que n'étant sans doute pas au fait de toutes ces considérations historiques, certains écrivains ont intuitivement ressenti une sympathie pour l'homme sans lequel les Écritures n'auraient pas pu s'accomplir. Citons Marcel Pagnol, auteur d'un « Judas », Jean Ferniot, auteur d'un « Saint Judas », Pierre Bourgeade qui a écrit un roman intitulé « Mémoires de Judas » ou encore Paul Claudel qui, dans sa « Mort de Judas », sait trouver des accents de sincérité pour peindre celui qui a suivi sans hésiter Jésus lorsqu'il a entendu *toutes ces histoires de domaines mystérieux, on ne sait où, qui rapportent cent pour un.*

Dans « La Fin de Satan », Victor Hugo imagine une curieuse relation d'amour-haine entre Dieu et Satan, l'archange déchu. Satan combat Dieu parce qu'il a la nostalgie du paradis : *Ton paradis ne fait qu'équilibre à mon baigne.* Ses paroles : *Mort, Enfer, Tu mens !* s'incarnent respectivement en Caïn, Sodome et Judas et son crachat devient Barabbas : *L'échafaud, c'est le monde. Je suis le bourreau sombre et j'exécute Dieu,* constate-t-il. Pour Gérard de Nerval, Jésus est le solitaire par excellence : *Les frères de Jésus-Christ l'ont condamné à mort, - Ses apôtres l'ont renié : aucun ne s'est fait tuer pour lui... qu'après. - Ils doutaient tous.* La nuit de sa Passion, un seul de ses disciples reste éveillé. Et c'est à lui seul que s'adresse Jésus :

*Nul n'entendait gémir l'éternelle victime,
Livrant au monde en vain tout son cœur épanché ;
Mais prêt à défaillir et sans force penché,
Il appela le seul - éveillé dans Solyme :*

*Judas ! lui cria-t-il, tu sais ce qu'on m'estime,
Hâte-toi de me vendre, et finis ce marché :
Je suis souffrant, ami ! sur la terre couché...
Viens ! ô toi qui, du moins, as la force du crime !*

(Le Christ aux Oliviers)

Goethe pour sa part estime que Judas voulut contraindre Jésus à agir et à réaliser sa promesse : la venue du Royaume. Il n'aurait donc trahi que parce qu'il avait une confiance aveugle et totale en Jésus. Face à l'échec de tous ses rêves, son désespoir l'aurait conduit au suicide. C'est cette thèse que reprend vers la fin du XIX^{ème} siècle l'auteur d'un article paru dans le journal allemand le Fremdenblatt, puis Xavier-Léon Dufour dans sa « Lecture de l'Evangile selon Jean » (Seuil) et Jean-Claude Barreau dans sa « Biographie de Jésus » (Plon)*.

Dans son livre « La dernière tentation du Christ », (dont l'adaptation cinématographique par Martin Scorsese souleva le tollé que l'on sait), Nikos Kazantzaki voit en Judas un Zélate, l'un de ces juifs militants qui voulaient, grâce au Messie, chasser les romains et restaurer le royaume d'Israël. Il se laisse à la fin convaincre de la mission divine de Jésus qui lui demande lui-même de le livrer : *Trahis-moi, trahis-moi, pour que je sois crucifié, que je ressuscite et que nous sauvions le monde !* (Plon, Presses Pocket, p. 506)

C'est à Judas que Jésus donne la primeur de ses révélations. Judas apparaît comme le confident, l'homme de confiance, le dépositaire du secret : *Judas... je vais te confier ce soir un terrible secret. Tu es plus fort que tous les autres compagnons ; toi seul tu peux, je crois, le supporter. Aux autres je n'ai rien dit et ne dirai rien ; ils manquent de résistance* (p. 397).

Lors de la Cène, Judas est le seul à comprendre les paroles de Jésus, le seul à le suivre jusqu'au bout : *Tu es un brave, Judas. Tu peux supporter la plus grande amertume* (p. 436). C'est à Judas et à lui seul que Jésus confie son ultime message. Par amour Judas accepte le plus dur des sacrifices : livrer son Maître afin que celui-ci puisse réaliser les prophéties et être glorifié quitte à ce que lui-même soit maudit à jamais pour son geste, Ne serait-ce que sur le plan littéraire, cette scène est d'une beauté sublime :

Puis il fit signe en face de lui à Judas. Celui-ci se leva, serra sa ceinture de cuir, empoigna son bâton noueux. Jésus lui fit un geste de la main, comme pour lui dire adieu.

- Ce soir, nous irons prier sous les oliviers de Gethsémani, au-delà de la vallée du Cédron. Va, à la grâce de Dieu et que Dieu soit avec toi, Judas mon frère.

Judas ouvrit la bouche, il voulait dire quelque chose, mais il se ravisa. La porte était ouverte, il s'élança au dehors...

- Où va-t-il ? demanda Pierre, inquiet. Il voulut se lever pour le suivre, mais Jésus le retint.

- La route de Dieu est en marche, dit-il, ne te mets pas en travers de son chemin (p. 440).

Le Judas que dépeint Kalil Gibran dans son « Jésus, Fils de l'Homme » (Albin Michel) est lui-aussi un Zélote : *Jésus avait déclaré qu'il vaincrait tous ses ennemis et les ennemis de notre peuple. Et je le crus et le suivis... Et Jésus décrivait inlassablement son royaume et je pensais qu'il m'avait désigné comme chef de ses chars et commandant de ses guerriers. Et je suivis volontairement ses pas* (p. 194).

Nul plus que Judas n'a aimé Jésus. Nul plus que Judas n'a eu le sentiment d'être trahi par lui :

Mais j'ai découvert que ce n'était pas un royaume que Jésus voulait et que ce n'était pas des Romains qu'il cherchait à nous libérer... et quand il ordonna même de rendre à César ce qui est à César, alors le désespoir me posséda et mes espérances dépérèrent (p. 195).

S'il se suicide, c'est pour retrouver Jésus, certain d'être pardonné : *Judas, le jour même de sa grande erreur, suivit le roi jusqu'aux marches de son trône pour livrer sa propre âme et être jugé* (p. 196).

Et Kalil Gibran imagine cette magnifique complainte, parfait pendant du Stabat Mater, que déclame Ciboréa, la mère de Judas, pleurant celui qui fut toujours pour elle un juste (p. 224) : *Je sais que mon fils est mort. Mais je sais qu'il n'a trahi personne. Il aimait son peuple et ne détestait que les Romains.*

Mon fils désirait la gloire d'Israël, et cette gloire envahissait toutes ses paroles et tous ses actes...

Je l'aimais et l'aimerai toujours...

Et maintenant je ne veux plus parler. Allez interroger une autre femme, plus honorée que la mère de Judas.

Allez trouver la mère de Jésus.

UN AMOUR INFINI

Dans son livre consacré à « Marie-Madeleine, prostituée sacrée », Jacqueline Kelen imagine une curieuse relation de jalousie opposant Judas, l'avare, le caissier, le renfermé, le misanthrope à Marie Madeleine, l'ouvrière de la dernière heure, la brebis perdue, la fille prodigue mais aussi l'aimée, la préférée de Jésus : *Oui, dit Marie Madeleine, nous l'aimions tous deux d'un amour sauvage, et nous croyions tous deux si fort en lui que nous voulûmes l'arracher à la mort, à l'obscurité d'un destin anonyme* (Un Amour infini, A. Michel, X).

Seul à se rendre compte, avec Marie, l'importance de Jésus dont il cherche l'exclusivité, il complote contre lui, mais afin d'assurer par des moyens rapides la publicité et donc la réussite de son Maître : *Je connais un homme, je l'ai suivi depuis deux ans, je vous assure qu'il est dangereux. Vous devez craindre pour vous, vos biens, vos familles, vos privilèges et votre religion. Cet homme est dangereux, il parle de son royaume, c'est un rebelle et peut-être un dieu.*

S'il le trahit, c'est par amour et pour l'amour du Maître, Judas veut montrer à tous la grandeur de sa foi et la force de son amour qui le brûle comme un « feu dévorant ». Il veut prouver comment le témoignage poussé à l'extrême aboutit à la dénonciation. Il veut démontrer à la face au monde la grandeur du Christ. Et c'est encore cela que signifie son baiser : *C'est par amour pour toi, un amour démoniaque, que je t'ai livré, c'est-à-dire fait connaître au public...*

Peut-être aussi Judas a-t-il pensé commettre le pire des crimes afin de réaliser la parabole de l'enfant ingrat, de la brebis perdue et obtenir en retour la plus grande récompense, le pardon suprême : *Quel pardon il aurait, alors ! quel torrent d'amour sur sa tête, et quelle bénédiction, quand, revenant auprès de Jésus, il avouerait sa faute, sa trahison, son crime !...*

Mais tous ces plans machiavéliques ont échoué. Jésus est mort, par la faute de Judas. Il ne reste plus à celui-ci qu'à se pendre. Et à Marie Madeleine de conclure : *Et moi je souffre, de ce grand amour aveugle et sans doute incompris.*

JUDAS ET LE JUIF ERRANT

Dans son livre « Jésus raconté par le Juif errant » (Albin Michel), Edmond Fleg tente lui-aussi de comprendre en quoi a bien pu consister la trahison de Judas. Judas est l'un des Douze et non l'un des moindres. Plein de foi en la mission de Jésus, il est celui qui ne cesse de scruter le texte de la Bible afin d'y trouver toutes les prophéties relatives au Messie. Il parvient ainsi à deviner avant tous les autres comment s'accompliront les écritures : *Il y a toujours un texte ! ... Et Judas cherchait son texte ! ...* (p. 214). Et lorsque Jésus annonce qu'il va être livré, le Juif errant s'interroge : *Mais qui le livrerait ? ... Un des Douze peut-être ? N'avait-il pas dit : « Un de vous est un démon » ? Le démon, était-ce Thomas, le douteur ? Doutait-il, de nouveau, après la résurrection de Lazare ? ... Même s'il doutait, le livrerait-il ? Le livrerai-je, moi, parce que je doutais ? ... Si ce n'était pas Thomas, serait-ce Judas ? ... Mais Judas suppliait que personne ne le livre ! ... Et, pendant que les apôtres, un à un, sortaient de la grotte, je regardais Judas, je regardais Thomas. Je me demandais : « Est-ce Thomas ? Est-ce Judas ? »* (p. 221).

Si Judas décide de livrer son Maître, c'est afin que par lui s'accomplissent toutes les prophéties :

- On le dénoncera ! ... Il le faut ! ... Pour le salut du monde ! ... Il faut que quelqu'un le livre, pour trente schékels : c'est écrit ! ... C'était écrit ! Il y avait un texte ! (p. 235)

Rien ne peut arrêter le destin en marche. Le Juif errant comprend brusquement que Jésus lui-même a fait en sorte d'être livré par Judas : *Il savait ! ... que Judas le trahissait ! ... Il voulait que Judas le trahisse ! ... Il n'avait choisi Judas que pour que Judas le trahisse ! ...* (p. 244).

Mais le mobile psychologique de la trahison reste toujours aussi incompréhensible. Ce n'est certes pas la cupidité. Alors la jalousie ? le doute ? ou encore la volonté de sauver le monde ?

- Oui, tu l'as fait pour sauver le monde !

- J'ai cru ! ... Maintenant, je sais pourquoi je l'ai fait ! .. Je haïssais les autres ; il les préférerait... Lui, je l'aimais... et je le haïssais !. Pourquoi n'était-ce pas moi, le Messie ? Lui ne l'était pas ! Depuis longtemps, je le savais ! ...

- Je l'aimais ! ... Je l'aimais ! ... Je l'ai vendu, et je l'aimais ! ... Lui, la douceur de Dieu ! La bonté du monde ! ... Je l'ai vendu ! ... Et s'il était le Messie ... Le Messie quand même ! ... Le Messie ! ... Le Messie ! ... (p. 256).

(*) Note : Dans le n° de Décembre 1997 de la Revue ETUDES, Xavier Léon Dufour écrit : *A notre avis, une conclusion s'impose : Judas n'a pas trahi son Maître en le livrant aux grands prêtres. Il convient donc de rayer de notre langage l'épithète de « traître » qui est, sans fondement suffisant, accolée à ce disciple. Fut-il un homme de foi : La réponse est « oui », à condition d'entendre cela de la foi en un Dieu tout-puissant, telle que pouvait la vivre un juif de l'époque.* (p. 657) En quelque sorte l'erreur de Judas aurait été de croire en la toute puissance de Dieu et de son Fils. Judas aurait voulu forcer la main de Jésus, le contraindre à manifester ses pouvoirs pour instaurer le Royaume sur terre.

C'est également la thèse que retient l'auteur de l'Évangile du Verseau (169, 1) : *Or Judas qui avait trahi son Seigneur était parmi la populace, mais il pensait constamment que Jésus affirmerait son pouvoir, ferait montre de la force de Dieu qu'il possédait, abattrait les multitudes enragées, et se libérerait. Mais voyant à terre son maître saignant de vingt blessures, il dit : « O Dieu, qu'ai-je fait : J'ai trahi le fils de Dieu. La malédiction de Dieu va reposer sur mon âme »* (L'Évangile du Verseau, par Louis Colombelle, Editions Leymarie, 1969).

Yves MOATTY

JUDAS, INNOCENT ?

Judas n'était pas coupable. En tous les cas, pas de ce dont on l'accusait. Ainsi en ont décidé ses juges à la fin de l'année 1995 dans la salle de bal du Flamingo Resort Hotel de Santa Rosa en Californie. Certes, le jugement a été rendu longtemps après le déroulement des faits ; bien sûr, des témoins à charge, Matthieu, Luc, Marc et Jean, ont accablé l'inculpé. Mais chacun sait que la « bande des quatre » avait une très nette propension à déformer la réalité. Les juges à l'hôtel Flamingo, avaient déjà épuré leurs témoignages de tant d'élucubrations, telle la Nativité, la Résurrection ou le sermon sur la Montagne. Pour ce qui concerne Judas, le débat a fait rage : certains le croyaient coupable au regard des preuves apportées, d'autres pensaient qu'il n'avait pas agi seul, que les apôtres l'avaient aidé, ou que Judas lui-même n'était qu'un personnage de fiction, créé pour les besoins de la narration.

Quoi qu'il en soit, les cinquante experts réunis au Flamingo se sont accordés sur le fait qu'il était fort improbable que Judas Iscariote ait vendu la peau de son maître Jésus-Christ aux autorités qui l'ont crucifié pour quelques trente pièces d'argent.

(David van Biema - Time Magazine, 8/4/96 cité in « L'autre Jésus », Michel Lafon)

LE MIRAJ DE ABU YAZID BASTAMI

Surnommé par Farid Uddin Attar « sultan des initiés, argument vivant des défenseurs de la vérité, mine de sincérité et de pureté », Abu Yazid Bastami (né vers l'an 800, mort vers 875), plus connu sous le nom de Bayazid al-Bistami, est né et a vécu à Bastam, dans les montagnes du Tarabistan, en Perse. Petit fils d'un mazdéen, il fut initié à la « science de l'unité » par un certain Abu Ali al-Sindi (ce qui signifie originaire du Sind, c'est-à-dire de l'Inde occidentale). Il fut selon certains un adepte du « Védanta sous un habit musulman » (R.A. Zaehner). Auteur au XI^{ème} siècle d'un « Voyage aux Indes », Al-Biruni, traducteur arabe de Patanjali, cite Bastami en comparant le yoga et le soufisme. Quoi qu'il en soit, il semble bien qu'Abu Yazid soit le premier à avoir énoncé la doctrine du « fana » (l'extinction), très proche du « nirvana » indien. Il se proclamait plus grand que Mohammed, ce qui lui valut un temps les persécutions et l'exil. Un jour en extase il s'exclama : « Gloire à moi ! Je suis le Seigneur. Très Haut ! » (« Subhâni »). Cette parole est l'une des plus audacieuses dans l'histoire du soufisme avec le célèbre « An-Haqq » (« Je suis la Vérité ») d'Al Hallaj. Passant devant un cimetière juif, il se serait écrié : « Excusés ! » Puis devant un cimetière musulman : « Dupés ! » Il mourut de maladie à l'âge de 70 ans. On raconte qu'au moment de sa mort, il n'avait pour tout bien que la tunique dont il était revêtu. Comme il l'avait empruntée, on la rendit à son propriétaire. Sur sa tombe, le khan mongol fit ériger en 1300 une coupole. Plusieurs sultans ottomans portèrent son nom (devenu en français Bajazet). S'il n'a jamais laissé d'écrits, la tradition lui attribue quelque cinq cents dits. Dans l'un d'entre eux, il relate son « Miraj » (« Ascension »), dont il existe plusieurs versions. Nous nous sommes inspirés ici de celle d'Al-Sahljaji, selon la traduction anglaise donnée par R.C. Zaehner, qui nous a semblé plus fiable que celle d'Attar « diluée et sans rigueur » (E. Dermenghen).

Yves

*

Je vis mon Seigneur avec l'œil de la certitude après qu'il m'eut détourné de tout ce qui n'est pas lui et inondé de sa lumière. Il me montra alors les merveilles de son être secret. Il me montra son « lui ».

Et contemplant mon « je » à travers son « lui », mon « je » s'évanouit - et ma lumière disparut dans sa lumière, ma gloire dans sa gloire, ma puissance dans sa puissance.

Et je vis mon « je » dans son « lui », ma grandeur dans sa grandeur, ma dignité dans sa dignité.

Et le contemplant avec l'œil de la vérité. Je lui demandai : « Qui est-ce ? » Il me répondit : « Ce n'est ni moi, ni autre que moi. Il n'est d'autre dieu que moi ».

Et il transmua mon « je » en son « lui », et en son « lui » mit fin à mon être propre.

Et seul et sans ego, il me découvrit son être propre et je le contemplais à travers son « lui ».

Et contemplant Dieu à travers Dieu, je vis Dieu par Dieu. Et je demeurai un moment en Dieu à travers Dieu sans souffle, ni langue, ni oreille, et même sans connaissance, jusqu'à ce qu'il implanta en moi une sagesse provenant de sa sagesse, une langue émanant de sa bienveillance et un œil issu de sa lumière.

Et le contemplant grâce à sa lumière, j'acquis une sagesse de sa sagesse et communiai en lui grâce à la langue de sa bienveillance : « Qu'en est-il de toi ? » dis-je.

Il me répondit : « Je suis tien en toi. Il n'est d'autre dieu que toi ».

Je dis : « Ne cherche pas à m'induire en erreur avec mon propre moi. Je ne puis être comblé de toi avec moi et sans toi. Je ne puis être comblé de toi qu'avec toi et sans moi ».

Et se passant de moi, il se donna lui-même à moi et se passant de moi je communiai en lui : « Ce que j'ai me vient de toi, ô mon espoir », dis-je.

Il répondit : « Ton devoir envers moi est d'obéir à mes commandements et à mes interdictions ».

Je dis : « Qu'ai-je à voir avec tes commandements et tes interdictions ? »

Il répondit : « C'est toi que je loue dans mes commandements et mes interdictions. Je te remercie d'avoir gardé mes commandements et je t'aime pour avoir respecté mes interdictions ».

Je dis : « Si tu me remercies de moi, c'est toi-même que tu remercies de toi et si tu me blâmes de moi, c'est toi-même que tu blâmes de toi bien que, libre du blâme, tu ne sois en aucun cas celui sur lequel doit rejaillir le blâme, ô mon désir, ô mon espoir de délivrance, toi le remède à tous mes maux. Tu commandes et tu es celui qui es commandé. Il n'est d'autre dieu que toi ».

Il se tut. Je sus par son silence qu'il était satisfait : « Qui t'a appris cela ? » me demanda-t-il.

Je répondis : « Celui qui pose la question le sait mieux que celui à qui elle s'adresse. Tu es celui qui questionne et celui qui répond. Il n'est d'autre dieu que toi ».

Ainsi témoigna Dieu contre moi et par lui. Par lui je fus comblé de lui, et par lui il fut comblé de moi. Car c'est en lui que je suis, et il est lui. Il n'est d'autre dieu que lui.

Il m'illumina de la lumière de son essence, et je le contemplai avec l'œil de sa grâce. « Ce que tu désires de ma grâce, implore-le et je te l'octroierai ».

Je répondis : « Tu es plus gracieux que ta grâce, plus généreux que ta générosité. C'est en toi que je suis comblé de toi. Enfin je suis parvenu à toi. De toi je ne veux que toi : ne me propose rien d'autre. Ne me repousse pas avec ce qui autre que toi.

Ne m'induis en erreur ni avec ta grâce, ni avec ta générosité, ni avec ta bonté. La grâce depuis toujours procède de toi et c'est à toi qu'à la fin elle retourne.

C'est toi qui as fait que toutes choses retournent à toi et c'est à toi qu'appartient le retour. Tu es celui qui désire et celui qui est désiré. C'est de toi que le désiré est retranché et de toi que la question est retranchée ».

Longtemps il garda le silence. Puis il me dit : « Tu as proclamé la Vérité, entendu la Vérité, vu la Vérité et affirmé la Vérité ».

Je répondis : « Oui, tu es la Vérité et par la Vérité est perçue la Vérité. Tu es la Vérité et par la Vérité est affirmée la Vérité. Tu es la Vérité et c'est à la Vérité que retourne la Vérité. Tu es la Vérité et c'est par la Vérité que la Vérité est entendue. Tu es celui qui écoute et celui qui parle. Tu es la Vérité et celui qui proclame la Vérité. Il n'est d'autre dieu que toi ».

Il dit : « Tu n'es autre que la Vérité. La Vérité a parlé en toi ».

Je répondis : « Non, tu es la Vérité. Ton Verbe est Vérité. Et en toi la Vérité est Vérité. Tu es toi : il n'est d'autre dieu que toi ».

Il me demanda : « Qui es-tu ? » Je répondis : « Qui es-tu ? »

Il dit : « Je suis la Vérité ». Je répondis : « Je suis par toi ».

Il dit : « Si tu es par moi, alors je suis toi et tu es moi ».

Je répondis : « Ne me trompe pas sur toi par toi. Non, tu es toi. Il n'est d'autre dieu que toi ».

Et lorsque j'eus atteint la Vérité et demeuré dans la Vérité par la Vérité, il me pourvut des ailes de la gloire et de la majesté.

Et je m'envolai avec mes ailes, mais ne put atteindre la fin de sa gloire et de sa majesté.

Et je l'implorai afin qu'il me portât secours contre lui-même, n'ayant d'autre pouvoir que ce qui me vient de lui.

Il me regarda avec l'œil de la munificence et me raffermir avec sa force. Il m'orna et me sacra de la couronne de sa générosité.

Il me rendit solitaire au moyen de sa propre solitude, m'unifia au moyen de son unité, et m'investit de ses attributs que nul ne partage avec lui.

Il me dit alors : « Sois un dans mon unicité, solitaire dans ma solitude. Lève ta tête couronnée de ma générosité. Glorieux dans ma gloire, exulte dans mon exultation. Va vers mes créatures avec mes attributs que je puisse voir mon être propre dans le tien. Qui te voit me voit et qui te cherche me cherche, ô toi, ma lumière sur ma terre et ma parure dans mes cieux ».

Je répondis : « Tu es la vue de mes yeux et ma connaissance dans mon ignorance. Sois ta propre lumière. Vois par toi-même. Il n'est d'autre dieu que toi ».

Et dans la langue de son bon plaisir, voilà qu'il me dit : « Excellente est ta connaissance, ô mon serviteur ».

Je répondis : « Tu es le connaissant et tu es ce qui est connu. Tu es celui qui rend solitaire et tu es l'unique solitaire. Sois seul dans ta propre solitude et unifié dans ta propre unité. Ne fais pas en sorte que je m'écarte de toi ».

Ainsi témoigna Dieu contre moi dans sa solitude et par son unité dans son unité.

Et je demeurai avec lui dans sa solitude sans moi-même être seul, en sorte que je demeurai avec lui en lui.

Mes attributs furent annihilés dans ses attributs. Mon nom s'évanouit dans son nom. Mon « origine » et ma « fin » s'effacèrent dans son « origine » et sa « fin ».

Et je le contemplai à travers son essence que ne peuvent voir ceux qui veulent la qualifier, que ne peuvent atteindre les savants, et que ne peuvent comprendre ceux qui s'engagent dans l'action.

Et après que j'eus perdu mon nom, mes attributs, mon origine et ma fin et toutes mes qualités, il me regarda avec l'œil de son essence.

Et il m'appela par son nom. Il me surnomma son lui. Il communia en moi dans son unicité.

Il dit : « 0, moi ». Je répondis : « 0, toi ». Et il me dit : « 0, toi ». Ainsi se conclut le témoignage de Dieu contre moi par lui-même.

Chaque fois qu'il me nomma par l'un de ses noms, je lui donnai le même. Chaque fois qu'il m'attribua l'un de ses attributs, je lui donnai le même.

Par lui toutes choses furent retranchées de moi. Je demeurai un instant comme mort, sans âme ni corps. Puis après m'avoir fait mourir, avec la sienne il me rendit la vie. -

Et il dit : « A qui appartient le règne aujourd'hui ? » Et comme il m'avait rendu la vie, je répondis : « A Dieu, l'Un, le Tout Puissant ».

Et il dit : « A qui appartient le nom ? » Je répondis : « A Dieu, l'Un le Tout Puissant ».

Et il dit : « A qui appartient le commandement ? » Je répondis : « A Dieu, l'Un, le Tout Puissant ».

Et il dit : « A qui appartient le choix ? » Je répondis : « Au Seigneur, l'Omnipotent ».

Et il dit : « Je t'ai donné la vie avec ma vie, fait régner sur mon royaume, t'ai nommé avec mon nom, fait gouverner avec ma loi, t'ai fait comprendre mon choix et t'ai rendu conforme aux noms de la suzeraineté et aux attributs de l'éternité ».

Je répondis : « Je ne comprends pas ce que tu veux. Lorsque je m'appartenais à moi-même, tu n'étais pas satisfait. Lorsque je t'appartiens à travers toi, tu n'es toujours pas satisfait ».

Et il dit : « Ne sois ni à toi, ni à moi. En vérité, alors que tu n'existais pas encore, j'étais déjà tien. Sois à moi comme lorsque tu n'existais pas. Sois à toi comme tu étais alors. Sois à moi comme tu étais alors ».

Je répondis : « Comment est-ce possible, sinon par toi ? »

Il me regarda un instant avec l'œil de sa puissance et m'anéantit par son être. Il devint manifeste en moi par son essence. Je fus à travers lui. Et c'est ainsi que cessa notre communion.

Alors le Verbe devint Un, et le Tout par le Tout devint Un.

Et il me dit : « O, toi ». Et je lui répondis : « O, moi ».

Et il me dit : « Tu es l'unique ». Et je répondis : « Je suis l'unique ».

Il me dit : « Tu es toi ». Je répondis : « Je suis moi. Si j'étais un ego, je n'aurais pas dit « je suis moi », mais puisque je n'ai jamais été un ego, sois donc toi, oui, sois donc toi, toi ».

Et il dit : « Je suis moi ».

L'appeler « je » revient à l'appeler « lui » - c'est la preuve de l'unité. Mes attributs devinrent les attributs de la suzeraineté, ma langue une langue proclamant l'unité divine, et mes attributs - Lui - c'est-à-dire : « il est lui, il n'est d'autre dieu que lui ». Tout ce qui a été l'a été par son Être et tout ce qui est l'est par son Être. Mes attributs furent ceux de la suzeraineté, ma qualité celle de l'éternité et ma langue celle de l'unicité.

Bibliographie :

- R. C. Zaehner, Hindu and Muslim Mysticism, Oneworld, Oxford.
- Abdelwahab Medded, Les dits de Bistami, Fayard.
- Farid-ud-Din Attar, Le mémorial des saints, Seuil.
- R. Khawam, Propos d'amour des mystiques musulmans, l'Orante.
- E. Dermenghem, Vies des saints musulmans, Sindbad.
- L. Gardet, Expériences mystiques..., Alsatia.

LA GNOSE AU QUOTIDIEN

« Et la fête continue ! »

Tel était le titre donné par Emile à l'un de ses textes de 1994.

Il me trotte dans la tête en ces jours de commémoration et de vœux. Ce titre, on peut le prendre comme un souhait, mais je préfère le voir comme un constat.

En effet, ne regrettant rien du passé et n'en voulant à personne (puisque'il n'y a personne), je n'attends pour l'avenir aucun miracle d'aucun Messie ou Gourou providentiel. De même que je ne vois nulle porte sainte à franchir en vue de je ne sais quelles « indulgences » jubilatoires. Aucun pèlerinage ne me tente et la ferveur des foules quelles soient romaines, sémites ou indiennes ne m'émeut pas, car là aussi, je ne vois toujours personne !

Pourtant, ce sont ceux-là qui souhaiteraient me voir vénérant, adorant ou tout au moins ému. Et c'est bien là où je les vois venir, car pour cela ils attendent que je sorte de moi-même, que je quitte mon royaume intérieur pour me voir « extasié » et à leur merci !

Heureusement, comme certaines plantes et animaux marins qui se rétractent au moindre contact intempestif, je m'occulte aux voyeurs et aux indiscrets.

Mais, si une foule peut me faire l'effet d'un brouillard, un seul regard d'enfant peut m'éclairer tout entier sans que je sache expliquer pourquoi (ni lui non plus d'ailleurs).

Si une littérature savante peut me rendre imperméable, une seule parole d'unicité peut me combler pour - il me semble - l'éternité.

Si la nature dont je suis et que j'assume comme « le Tout », exaspère mes contemporains et me déconcerte, je n'en reste pas moins son complice sachant que ses « caprices » sont de courte durée, alors que perdure ce qu'elle subit de la part de ceux qui s'octroient le droit de la « dominer ».

C'est ainsi, de regards furtifs en paroles fortuites et en secrète complicité que la fête se poursuit !

Mais nous sommes, il est vrai, peu nombreux à le savoir et à le réaliser : *Que celui qui cherche ne cesse de chercher jusqu'à ce qu'il trouve ; et quand il aura trouvé, il sera bouleversé, il sera émerveillé et il régnera sur le Tout* (log. 2).

Yves fait bien de nous rappeler « qu'alors qu'un Nisargadatta vendait des bidis, qu'un Ramana Maharshi épluchait les patates, on a fait de Jésus un fakir passe-murailles ... »

Les grands éveillés sont en effet des gens tout ce qu'il y a d'ordinaire dans la vie de tous les jours, mais « les disciples » ont toujours pour principal talent celui de défigurer leur maître.

La seule raison d'être du disciple est se trouver dans le Maître : ... *Je ne suis pas ton Maître, car tu as bu, tu t'es enivré à la source ...* (log. 13)

La seule raison d'être du Maître est de se re-trouver dans le disciple qu'il prépare à cela : *Je vous choisirai un entre mille* (log. 23).

Emile avec son « triptyque » décrit et fait vivre ces moments précieux, et il n'est pas trop de dire qu'il est générateur de fêtes et que celles qu'il a suscitées et auxquelles nous participons continuent pour longtemps.

André



JE ME TROUVE A LA CROISEE DES CHEMINS.
IL N'Y EN A PAS QUATRE NI HUIT NI DIX, MAIS UNE INFINITE.
JE DEVRAIS ETRE EMBARRASSE PAR LE CHOIX DE LA DIRECTION A PRENDRE ET
CEPENDANT LE CALME ET LA SERENITE M'HABITENT.

CAR IL EST POSSIBLE DE PRENDRE PLUSIEURS DIRECTIONS
A LA FOIS : JE NE SUIS PLUS OBLIGE DE PRENDRE
CELLE-LA OU UNE AUTRE, JE SUIS LIBRE DE PRENDRE
CELLE-LA ET UNE AUTRE, OU PLUSIEURS AUTRES EN MÊME TEMPS.

TOUTES LES DIRECTIONS MENENT PARTOUT ET NULLE PART,
PARTENT DU CENTRE ET Y RETOURNENT.

DE PLUS, IL N'EST QU'APPAREMMENT CONTRADICTOIRE D'AVANCER
DANS UNE DIRECTION ET DE RESTER IMMOBILE.

LA LOGIQUE DU « CECI OU CELA » DEVIENT CELLE DU « CECI-ET-CELA ».

AU CENTRE DE TOUS LES CHEMINS SE TROUVE LA VACUITE
QUI ENGLOBE TOUTES LES POSSIBILITES.

AU CENTRE JE GÔTE LE BONHEUR ET LA SERENITE.

Léon B.
(20.5.98)



A propos du logion 114

Je suis une bulle
qui flotte dans l'air
je suis femme
et m'appelle Myriam

Je suis une bulle qui avance
suivant les caprices du vent.

Les hommes
sont comparables à des chênes
profondément enracinés
et dont seulement la crinière
s'agite au vent.

Ils me trouvent indigne de la Vie
parce que légère et volatile.
Ils croient me voir,
mais leur regard
passant à travers ma bulle
ne perçoit qu'un monde déformé.

Je continue mon chemin
poussée par le vent,
mais surtout
attirée par mon jumeau
qui, trouvant en moi
l'image de sa splendeur
m'appelle à partager
sa Plénitude
pour l'éternité.



Léon

RIEN A INVENTER

Je n'ai rien à inventer.

Je suis ma propre autorité. Je n'ai pas de Maître. Mon Maître est intérieur, il se manifeste par l'inspiration et ne me donne jamais le sentiment d'être un autre que celui que je suis.

Si dans mon écriture spontanée se trouvent bien des mots, des expressions, des façons de dire qui sentent manifestement la plume d'Emile Gillibert, j'assume cette filiation et confirme son influence. Par contre, je récuserai toute accusation de plagiat, car j'écris toujours sans l'aide d'écrits. Emile cultivait la passion de l'expression juste, au service de laquelle il disposait d'une grande érudition poétique et métaphysique. Son œuvre littéraire apparaîtra forcément comme un travail de pionnier au sujet du cas Jésus. Elle n'est rien moins que la révélation irréfutablement saine du vrai Jésus, et par là même celle d'une colossale méprise bimillénaire aux conséquences innombrables. Par cette œuvre, Emile a beaucoup cultivé son art de dire. En Gnostique authentique, il n'a eu de cesse d'exprimer toujours mieux ce qu'il vivait intérieurement. Ceux qui sont venus le rencontrer n'ont eu qu'à boire à sa bouche. Il n'était pas jaloux de ses secrets, pour peu que le visiteur en fût digne. *Je suis le garant de la Parole*, m'a-t-il dit. Il était en effet incontournable pour moi que la Parole me soit attestée par un homme de chair que j'ai pu approcher sans mystère.

Si je dis aujourd'hui la même chose qu'Emile ou que Jésus, c'est que je fais mienne cette parole, c'est que je me reconnais en elle. Attention, ceci n'est en rien anodin. Cette Parole de Vérité est totalement agissante. Elle est acte pur. Elle fait vivre ou elle tue, selon qui l'a dit.

Par les paroles que je vous dis, ne savez-vous pas qui je suis ? (log. 43)

Ceci qui est vôtre vous sauvera ; si vous n'avez pas cela en vous,

ceci qui n'est pas vôtre en vous vous tuera. (log. 70)

Christian

*Il faut être deux pour faire un poème
celui qui parle est le père
celui qui écoute est la mère
le poème est l'enfant
le poème qui n'est pas écouté
est une semence perdue.*

Emile

POESIES

*par-delà le seuil que les morts ont franchi
il tend la coupe emplie de fruits glorieux*

Rilke

(Sonnets à Orphée I, 7)

je suis le flux des mers
dont tu es le reflux
dans cette coupe amère
que nul bras ne soulève

car je perds avec toi
forme couleur odeur
dans cette coupe obscure
que nul bras ne soulève

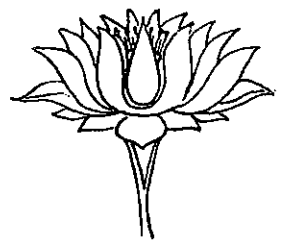
aucune feuille aucune larme
aucune étoile n'est tombée
dans cette coupe vide
que nul bras ne soulève

toi qui donnes à la nuit
son éclat sans lumière
tu bois à cette coupe
que nul bras ne soulève

et pour que rien n'arrive
ni n'ait besoin de revenir
je savoure sur tes lèvres
la déroute des rêves

Yves

Camdeun



Pour aller et venir
jouer et me délasser
chanter et m'entendre
dans le naufrage de moi-même
j'obéis à ma seule impulsion
Souveraine
est ma spontanéité
et désarmante
ma candeur

Pourtant ma pudeur est extrême
Je suis sans défense
et en même temps
à jamais prémuni
contre le voyeurisme des hommes
Mon voile est opaque
et constant
Les regards indiscrets
ne sauraient atteindre à ma pudeur
car les hommes ne me voient pas
Tout serait dit
s'ils n'avaient la préférence de moi vrai
Mais ce qu'ils croient vrai de moi
n'est pas moi.

Il n'y a pas en eux sur la personne
il y a méconnaissance de l'être
C'est parce qu'ils m'ignoient totalement
que je me vire absolument
Jamais mon image ne peut tenir lieu
de ma présence

C'est bien qu'il en soit ainsi
sinon ils seraient fondus
à tout jamais dès l'instant

8 sept. 98